

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

20^e ANNEE—No 90

MONTREAL, 9 JANVIER 1904

40 PAGES, 5c. le Numéro



M^{lle} EMMA CALVÉ

dans le rôle de Solomé, dans *Hérodiade*, de Massenet

ALBUM UNIVERSEL

REVUE INSTRUCTIVE ET RÉCRÉATIVE

BUREAU DE RÉDACTION
Édifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Quatre mois, \$1.00. - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - Six mois, - \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE. — Entre-nous, par Léon Ledieu. — L'éclat ne convient point aux femmes. — Un manuscrit de grande valeur. — Poésie : Le souvenir, par G. Leygues. — La dernière des Bonaparte. — Poésie : L'innocence, par la comtesse Mathieu de Nouailles. — Petites notes scientifiques avec gravures. — Poésie : La bouche, par Jean Aicard. — Propos d'étiquette : Les visites. — Visiteuse distinguée : Mlle Vianzone. — Vengeance d'indienne (avec gravure). — Recettes utiles. — Pour nos lectrices : Courrier de la mode. — Choses vraies (avec gravures). — Conseils à ma fille la veille de son mariage (avec gravures). — Les conseils du chimiste. — Page de Saint-Nicolas (avec gravures). — Histoires de rire (avec gravures). — Récréation en famille (avec gravures). — Les inondations de Venise. — Pages humoristiques (avec nombreux dessins).

FEUILLETONS. — Madame Thérèse, par Erkman-Chatrian. — L'épreuve du feu, par Jeanne de Coulomb.

SUPPLEMENT MUSICAL. — Deux esquisses pour piano et violon, par Léo Blech; La flûte enchantée, marche religieuse, par Mozart.

GRAVURES. — Mlle Calvé dans le rôle de Salmé, dans Hérodiade de Massenet. — Les ambulances au feu du théâtre Iroquois de Chicago. — La princesse Mathilde Bonaparte. — Scène horrible que présentait l'intérieur du théâtre Iroquois, après l'incendie. — Mlle Vianzone. — La mode : blouses d'intérieur; rideau, broderie sur filet. — Double page illustrée de six gravures. — Les inondations de Venise.

ENTRE-NOUS

Vous connaissez l'aventure de ce cuisinier qui rassemble les poules qu'il engraisse et leur demande en souriant :

— A quelle sauce voulez-vous être mangées ?
— Mais, chef, nous ne voulons pas être mangées du tout.
— Vous déplacez la question.

D'après ce qui se passe, il semble qu'on pourrait nous demander, à nous, bipèdes sans plumes :

— Que préférez-vous ? Être rôtis ou noyés ?
En été, les journaux ne parlent que de noyades.
En hiver, les incendies font disparaître un nombre considérable de gens de la liste des vivants.

Le terrible désastre de Chicago, qui a coûté la vie à plus de sept cents personnes, fait encore le sujet de toutes les conversations, et partout on jette le cri d'alarme, chaque ville se demandant si ses théâtres offrent aux spectateurs les chances de salut humainement possibles, et chacune d'elles constate, après examen, qu'on n'est en sûreté nulle part.

Le théâtre de Chicago qui vient de brûler était tout neuf, comprenait toutes les améliorations modernes, selon le style consacré, avait tous les

moyens de sauvetages exigés par les règlements, mais, au moment de les employer, rien ne fonctionnait.

Montréal s'est émue avec raison, comme les autres villes, et il faut reconnaître que nous ne sommes en sûreté dans aucun théâtre, et le chef de la brigade du feu, M. Benoit, fait à ce sujet les réflexions suivantes :

"Tous les théâtres de Montréal ne devraient pas se contenter d'avoir des extincteurs dans la salle et dans les coulisses. Ils devraient, de plus, engager à leurs frais, ce qui ne serait pas énorme, un pompier qui serait sous mon contrôle, et qui se tiendrait à son poste, pendant toute la représentation et au moins une heure après, afin de prévenir toute panique. Un théâtre muni d'extincteurs et de boyaux, c'est bien, mais il faut savoir s'en servir, savoir les examiner tous les jours, afin de voir s'ils ne sont pas rouillés, s'ils sont prêts à fonctionner. Il faut aussi un homme habitué au danger, capable de conserver son sang-froid au moindre danger, capable au besoin d'éteindre tout seul, à l'insu de tous, un commencement d'incendie, et ainsi éviter une panique, dont les conséquences peuvent être celles que nous déplorons aujourd'hui. Et cela prend un homme du métier. Il me semble que la vie des citoyens est assez précieuse pour que les propriétaires de théâtres et autres endroits publics, y réfléchissent à deux fois.

"Autre amélioration qui s'impose : Les directeurs de théâtres devraient, de temps à autre, à différents reprises, annoncer à leur public que tel soir, par exemple, la sortie ordinaire sera condamnée, afin de permettre aux spectateurs de se servir des sorties de réserve. Ainsi, tout le public apprendrait où sont localisées ces sorties. Inutile de nous étonner, la moitié des différents habitués de théâtres, d'églises, chapelles ou autres endroits servant à grouper les foules, ignorent toutes les issues de réserve."

◆◆ Mais, dit-on, malgré toutes les précautions prises, on ne pourra jamais empêcher la panique de s'emparer des spectateurs et de devenir une des principales causes des désastres.

Il est évident qu'on ne peut pas arriver à supprimer complètement l'affollement, mais il est clair aussi qu'il est parfaitement possible de donner au public une certaine assurance de sauvetage qui calmera ses nerfs au moment du danger.

"Comment prévenir la panique ? dit "La Presse" dans un excellent article. Il n'y a qu'un moyen : c'est d'avoir des salles de théâtre, de concert, des ateliers construits de telle manière que les êtres qui y sont enfermés soient bien persuadés, à leur entrée dans l'édifice, que les voies de dégagement sont suffisantes pour permettre à l'audience ou aux ouvriers de sortir promptement.

"Combien d'édifices à Montréal permettent à ceux qui les visitent de ressentir cette confiance ? Il serait facile de les compter.

"La plupart de nos théâtres, presque toutes nos salles de réunion sont construites d'une manière déplorable.

"Qu'un fou, un idiot ou un criminel crie "Au feu !", et ce sera un écrasement épouvantable.

"Nous avons un règlement des bâtiments qui pourvoit à bien des choses pour les théâtres ou tout bâtiment... QUI SERA A L'AVENIR ERIGE !

"En attendant, la génération présente peut rôtir ou s'écraser, rien dans ce qui est contenu dans les règlements ne peut la protéger.

Comment veut-on qu'on s'amuse au théâtre, avec la perspective d'être brûlé d'un moment à l'autre ? C'est à peu près la situation de l'individu à qui l'on dit de manger de bon appétit un excellent dîner, en lui tenant un revolver braqué sur la figure pendant toute la durée de son repas.

◆◆ Quel hiver ! mes amis, quel hiver !

Les nouvelles qui nous arrivent de partout sont déplorables, et la misère est plus dure cette année qu'elle ne l'a été depuis longtemps.

A ce propos, j'ai reçu dernièrement la visite d'un pauvre diable de Français qui, après avoir parcouru le monde, comme navigateur, est venu s'échouer au Canada, sans le sou et avec une santé délabrée.

— J'ai roulé ma bosse partout, me disait-il, j'ai eu quelques bons moments et beaucoup de mauvais. J'ai eu la fièvre jaune au Brésil, le typhus au Mexique et la peste aux Indes, je m'en suis tiré tant bien que mal, laissant chaque fois à la maladie une partie de mes forces, mais je me demande si jamais je pourrai résister à ce froid terrible.

Il est de fait que le thermomètre abuse de la permission qu'il a de descendre dans sa boucle.

◆◆ Deux grandes dames du monde des Napoléon disparaissent.

La princesse Mathilde, nièce de Napoléon 1er et soeur du prince Napoléon, dont on se rappelle le voyage au Canada, vient de mourir.

C'était une femme douce, bonne, amie des littérateurs, des artistes et de tous les intellectuels de bon aloi. Son salon était le rendez-vous des hommes supérieurs, et la somme d'esprit qui s'y est dépensée est fantastique.

Mariée jeune à un Russe grossier et brutal, le prince Demidoff, elle n'avait pas trouvé le bonheur dans son ménage, et s'était trouvée dans l'obligation de vivre séparée de son sauvage époux.

C'était la cousine germaine du roi de Rome, l'Aiglon !

Elle ne laisse que de bons souvenirs.

Une dépêche de Paris annonce que l'impératrice Eugénie est gravement malade des suites d'une piqûre qu'elle s'est faite avec une épingle à chapeau, et qu'on a peu d'espoir de la sauver.

Pauvre femme, quelle destinée étrange !

Avoir eu le plus beau trône du monde, avoir été souveraine du plus beau pays de la terre, avoir été adulée, fêtée par les grands de toutes les nations, et mourir presque solitaire, dans une chambre de l'hôtel Continental, dans ce Paris qui l'avait acclamée pendant quinze ans !

Pauvre femme, qui a vu tout s'écrouler autour d'elle, le trône et le pouvoir, qui a assisté aux derniers moments de son mari, exilé et réfugié dans un modeste asile, en Angleterre !

Pauvre mère, qui a vu la dernière étincelle de son bonheur, son suprême espoir s'éteindre, en perdant son fils, son unique enfant, tombé dans la brousse de l'Afrique du Sud, sous les coups des sauvages Zoulous !

Quelque mépris que l'on puisse avoir pour l'être qui a plongé la France dans le plus épouvantable désastre et lui a fait tant de mal, jamais l'horreur que l'on ressent pour le triste Napoléon III n'a pu atteindre l'épouse calme et résignée, dont la bonté était proverbiale et la générosité inépuisable.

Pauvre femme, je l'ai vue quand j'étais enfant, rayonnante de beauté, de jeunesse et de santé, en 1855, lors d'un voyage que fit le couple impérial, nouvellement marié, dans ma ville natale, et je la vois encore, la belle Espagnole blonde, sourire à la foule et toute entière à son bonheur.

Beauté, trône, bonheur, tout s'est évanoui !

◆◆ En même temps que tintent lentement les glas lugubres, les cloches joyeuses sonnent à toute volée.

Près d'un service funèbre on célèbre une messe de mariage.

M. Georges Menier, neveu de M. Henri Menier, propriétaire de l'île d'Anticosti, presque un des nôtres, vient d'épouser Mlle Simone Legrand, à l'église Saint-Pierre de Chaillot, Paris.

A cette occasion, MM. Menier ont offert, à la ferme du Buisson-Saint-Antoine, attenante à leur fabrique de Nosiél, un banquet au personnel de leurs établissements.

Plus de trois mille personnes se pressaient dans la salle, magnifiquement décorée, lorsque le cortège nuptial fit son entrée, salué par des applaudissements et d'éclatantes fanfares. En tête marchaient douze jolies jeunes filles portant des

gerbes de lis. Venaient ensuite, au bras de son fiancé, Mlle Legrand, en robe de drap blanc, MM. Gaston, Henri et Jacques Menier, leur famille, leurs amis.

Dès que les invités eurent pris place, deux longues théories de fillettes et de jeunes garçons vinrent offrir aux futurs époux des corbeilles de fleurs. Le plus ancien des ouvriers de l'usine de Noisiel les pria d'accepter un bronze, et cela lui valut de la part de M. Georges Menier de chaleureux remerciements. Au champagne, M. Gaston Menier, député de Seine-et-Marne, et père du fiancé, répondant à une allocution du chef du personnel, prit la parole. Il dit la communauté des intérêts qui unissent à sa famille les habitants de Noisiel, et présenta à ses invités Mlle Simonne Legrand. Et la soirée se termina par des divertissements variés: concert, cinématographe et bal à grand orchestre.

Bonheur aux jeunes époux!

LEON LEDIEU.

L'ÉCLAT NE CONVIENT POINT AUX FEMMES

Les vertus d'éclat ne sont point le partage des femmes, mais bien les vertus simples et paisibles. La renommée ne se charge point de nous. Un ancien dit que les "les grandes vertus sont pour les hommes"; il ne donne aux femmes que le seul mérite d'être inconnues; "et ce ne sont point celles, dit-il, qu'on loue le plus, qui sont le mieux louées, mais celles dont on ne parle point." La pensée me paraît fautive; mais pour réduire cette maxime en conduite, je crois qu'il faut éviter le monde et l'éclat, qui prennent toujours sur la pudeur, et se contenter d'être à soi-même son propre spectateur.

Les vertus des femmes sont difficiles, parce que la gloire n'aide pas à les pratiquer. Vivre chez soi, ne régler que soi et sa famille, être simple, juste et modeste: vertus pénibles, parce qu'elles sont obscures. Il faut avoir bien du mérite pour fuir l'éclat, et bien du courage pour consentir à n'être vertueuse qu'à ses propres yeux. La grandeur et la réputation sont des soutiens à notre faiblesse: c'en est une que de vouloir se distinguer et s'élever. L'âme se repose dans l'approbation publique, et la vraie gloire consiste à s'en passer. Qu'elle n'entre donc pas dans les motifs de vos actions: c'est bien assez qu'elle en soit la récompense.

UN MANUSCRIT DE GRANDE VALEUR

Un Américain résidant à Londres vient d'offrir la somme de \$250,000 pour le manuscrit de Milton, "le Paradis Perdu".

Il est à noter que Milton vendit son manuscrit \$25 à un éditeur, un nommé Samul Simons, qui lui promit en outre deux autres versements de \$25, à la condition que l'on pût vendre au moins deux éditions!

LE SOUVENIR

Les souvenirs s'effeuillent vite!
Ils sont pareils aux fleurs des champs.
Aux splendeurs frêles des printemps,
Aux mugnets, à la marguerite.

En moi pourtant vit et palpite
Un nom chéri depuis longtemps.
Les souvenirs s'effeuillent vite!
Ils sont pareils aux fleurs des champs.

Pour s'enrichir chacun s'agite,
Mais d'aimer nul n'a plus le temps,
Tout passe et s'oublie en dix ans!
Moi seul pense à toi, ma petite:
Les souvenirs s'effeuillent vite!

GEORGES LEYGUES.



La police réquisitionnant des voitures de livraison et les recouvrant, pour établir un service d'ambulance.

HÉCATOMBE INÉNARRABLE

Ces jours derniers, les grands journaux quotidiens ont entretenu le public de tous les détails qui concernent l'horrible incendie du théâtre Iroquois, de Chicago. On sait donc que, dans ce lieu de divertissements, à peine inauguré depuis quelques jours, environ sept cents personnes ont trouvé la mort, (et quelle affreuse mort), tandis qu'elles assistaient à une représentation de "Barbe Bleue". Nous nous bornerons ici à mettre sous les yeux de nos lecteurs des vues prises sur le lieu du sinistre. Le pathétique de ces scènes ne se décrit pas, chacun les sent et vibre à les évoquer selon son tempérament. Mais, certes, elles ne laisseront personne indifférent. Ce n'est pas l'âme sereine qu'on se figure une majorité de femmes et d'enfants allant joyeusement finir l'année dans un théâtre, pour y trouver en quelques minutes l'asphyxie, l'incinération en pleine vie, ou l'écrabouillement sous les talons des mâles terrorisés. Oui, Chicago, la reine de l'Ouest, la grande métropole maintes fois la proie des flammes, portera longtemps le deuil des derniers jours de 1903, et les cris de ses victimes de l'autre jour ont glacé d'horreur l'univers entier. Que l'incendie ait été produit par un court circuit se produisant parmi les décors des frises de la scène ou par une explosion, peu importe, hé-

las! le mal est irréparable. En tous cas, le rideau d'amiante réglementaire n'a pas fonctionné et n'a protégé ni rien ni personne.

Le maire de Chicago a beau fermer les théâtres à l'heure actuelle et imposer à chacun des pompiers de service; comme cela s'est de tout temps pratiqué à Paris, (sans que le désastre de l'Opéra Comique de lugubre mémoire ait pu être évité,) nous ne pouvons nous empêcher de dire que certaines précautions et un contrôle sévère eussent dû être considérés plus tôt. On exige depuis quelques années que la manoeuvre des chaloupes de sauvetage, en porte-manteaux, soit faite une fois par semaine sur les transatlantiques; pourquoi dans les théâtres n'essaierait-on pas la docilité du rideau d'amiante avant chaque représentation?

Et puis, surtout, pourquoi dès l'école n'inculque-t-on pas aux jeunes hommes un peu de courage et de discipline. Pourquoi ne répète-t-on pas qu'un homme digne de ce nom doit mourir stoïquement; s'il ne peut leur porter secours, plutôt que d'écraser à mort des êtres faibles, pour se sauver. Les malheureux criminels apeurés, acteurs très actifs en ces calamités, n'entendent-ils pas à jamais les cris des victimes innocentes dont ils ont hâté l'heure suprême? Et, leur conscience ne leur criera-t-elle pas toujours leur lâcheté; pour les punir de violences inqualifiables?

La dernière des Bonaparte

La mort vient d'enlever la princesse Mathilde Bonaparte à l'affection de ses parents et nombreux amis. L'âge avancé de la princesse, soeur du prince Jérôme Bonaparte, le "Plon plon" historique, l'avait depuis quelques années fait perdre de vue; car elle vivait retirée dans sa royale résidence de Saint-Gratien, où n'avaient accès que quelques amis fidèles à la cause impériale et des célébrités du monde des arts.

Avec la princesse Mathilde disparaît, non seulement la dernière des Bonaparte de lignée directe, mais aussi une des plus grandes et des plus attrayantes personnalités du Second Empire. La princesse défunte, cousine du prince Napoléon, Napoléon III, fut considérée pendant quelques mois comme devant être la future impératrice des Français. Très belle, d'une intelligence supérieure, possédant toutes les qualités d'une très grande dame, on crut un moment que son cousin l'épouserait. Le sort en décida autrement, et Napoléon épousa la comtesse de Montijo, dont, coïncidence remarquable, on annonce presque l'agonie à l'heure où disparaît celle qui jadis fut sa rivale et, plus tard, une amie et une parente toute dévouée. Car la princesse Mathilde était vraiment une femme supérieure. Ayant épousé le riche et noble comte Demidoff, son alliance avec ce Russe ne fut pas heureuse, on ne le sait que trop.

Toujours est-il que la princesse, très riche de son côté, se consola de ses déboires en se livrant à des études artistiques dont le résultat fut remarquable. Cette Bonaparte maniait le pinceau d'une façon tout artistique, et telles de ses petites aquarelles deviendront très précieuses bientôt. Pendant plus d'un siècle, les salons de cette femme charmante furent le rendez-vous de tout ce que Paris eut et a de plus huppé dans le monde des lettres, des arts et de la finance. Aussi, ne laisse-t-elle que des amis qui la regretteront sincèrement.

Avec son neveu, le prince Victor, prétendant au trône impérial, la princesse, que l'on enterre tandis que paraissent ces lignes, devait hériter de l'impératrice Eugénie. La destinée a voulu que celle-ci lui survive, hélas! peut-être pour peu de temps. Ainsi finissent les célébrités de ce monde!

Lorsque celle qui fut l'épouse fidèle du vaincu de Sedan et la mère de l'infortuné et chevaleresque Napoléon IV, mort au Zoulouland en 1879, aura disparu, la dynastie des Napoléon n'aura plus que deux représentants. Le prince Victor vit retiré à Bruxelles et n'a plus guère de chances de monter sur le trône; quant à son frère, Louis Bonaparte, général de l'armée russe en garnison à Tiflis, on ne sait ce que la destinée réserve à ce jeune homme sérieux, qui donne de belles espérances à la France et à sa glorieuse famille.

Les choses changent moins que notre manière de les voir.

* * *

Je suis presque aussi content avec des sots

qu'avec des gens d'esprit, car il y a peu d'hommes si ennuyeux qui ne m'aient amusé; très souvent il n'y a rien de si amusant qu'un homme ridicule.



MADAME LA PRINCESSE MATHILDE — D'après un tableau de M. Lucien Doucet, la représentant à sa table de travail.

L'INNOCENCE

Si tu veux, nous ferons notre maison-si belle
Que nous y resterons les étés et l'hiver!
Nous verrons alentour fluer l'eau qui dégèle
Et les arbres jaunis y redevenir verts.

Les jours harmonieux et les saisons heureuses
Passeront sur le bord lumineux du chemin,
Comme de beaux enfants dont les bandes rieuses
S'enlacent en jouant et se tiennent les mains.

Un rosier montera devant notre fenêtre
Pour baptiser le jour de rosée et d'odeur;
Les dociles troupeaux qu'un enfant mène paître
Répandront sur les champs leur paisible can-
[deur.

Le frivole soleil et la lune pensive,
Qui s'enroulent au tronc lisse des peupliers,
Refléteront en nous leur âme lasse ou vive
Selon les clairs midis et les soirs familiaux.

Nous ferons notre coeur si simple et si crédule
Que les esprits charmants des contes d'autrefois
Reviendront habiter dans les vieilles pendules
Avec des airs secrets, affairés et courtois.

Pendant les soirs d'hiver, pour mieux sentir la
[flamme,
Nous tâcheront d'avoir un peu froid tous les
[deux,
Et de grandes clartés nous danseront dans l'âme
A la lueur du bois qui semblera joyeux.

Emus de la douceur que le printemps apporte,
Nous ferons en avril des rêves plus troublants,
—Et l'Amour, sagement, jouera sur notre porte
Et comptera les jours avec des cailloux blancs.

Comtesse MATHIEU de NOAILLES.

Voici l'art de tenir les livres, enseigné en une seule leçon: Ne les prêtez pas.



LES VICTIMES DU FEU

Scène horrible que présenta le parterre du théâtre Iroquois, après l'incendie. Là furent trouvés des monceaux de cadavres de femmes et d'enfants piétinés à mort.

Petites Notes Scientifiques

LE FREIN LACOSTE

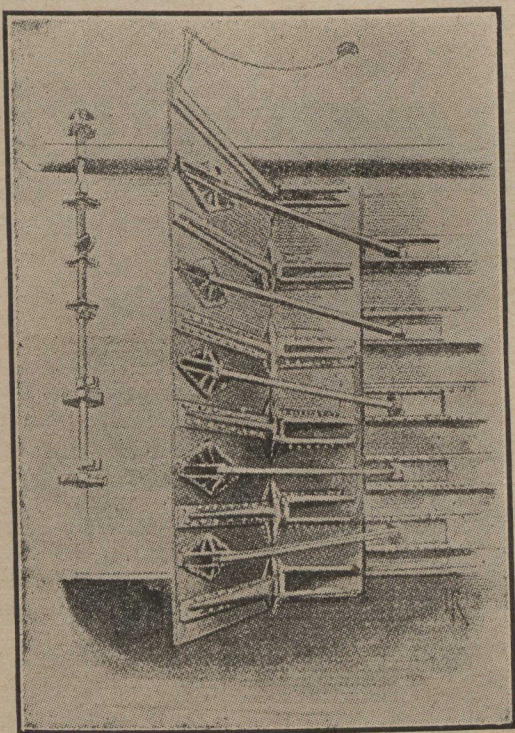
Nous sommes heureux de lire ce qui suit, au sujet du frein Lacoste. La renommée et le génie de notre compatriote font dire à un journal français :

“Le gouvernement canadien a récemment équipé un steamer, l’“Eureka”, destiné à faire un service actif et rapide sur le majestueux fleuve Saint-Laurent. On a profité de cette construction pour expérimenter un système de frein très puissant permettant de stopper le navire, marchant à la vitesse de 11 noeuds, sur une distance au plus égale à sa longueur.

“Voici en quoi consiste le système canadien de l’inventeur, M. Lacoste :

“Deux grands volets sont placés verticalement au maître-ban, à tribord et à bâbord. En marche normale, ils sont appliqués contre la carène et maintenus par un verrouillage, ainsi que le montre la partie de gauche de notre dessin.

“Pour stopper le navire, il suffit d’ouvrir mécaniquement les loqueteaux tous montés sur le même arbre en acier. Aussitôt, l’eau s’engouf-



Les volets-freins Lacoste pour navires récemment essayés sur fleuve Saint-Laurent.

fre entre le volet et la carène, le volet se déploie et il crée une résistance à la marche considérable.

“Des arcs-boutants articulés sur le volet et sur les glissières d’une série de freins assez analogues à ceux des fermetures automatiques de portes des magasins servent, tout à la fois, à maintenir la rigidité du volet et à empêcher qu’il ne s’ouvre trop brusquement.

“En n’ouvrant, que l’un des volets, à bâbord ou à tribord, on peut obtenir un virage lof pour lof presque instantané avec l’appui du gouvernail, lorsqu’on veut éviter, à tout prix, une collision.

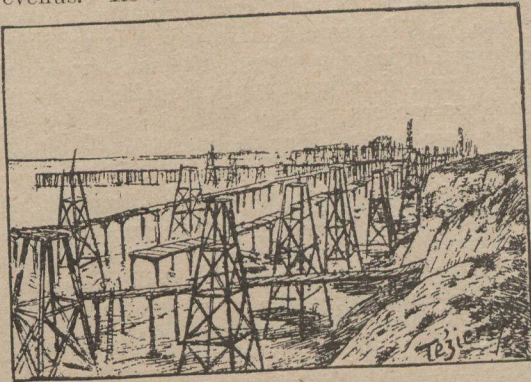
“Ce n’est pas, on le voit, sans motif que ce système a été mis sous l’invocation du grand Archimède. Il paraît très bon pour la navigation fluviale et lacustre. En mer, sauf expériences, il y aurait peut-être quelque chose de scabreux dans la possibilité pour les volets de s’ouvrir intempestivement sous le choc des coups de mer, chose qui pourrait survenir à un navire désemparé ; alors, ce ne serait pas le cas pour le steamer de déployer ses ailes. Mais, pas plus pour cette invention que pour toute autre, il ne faut chercher d’abord des objections : critiquer est aisé, expérimenter est mieux.”

MINES DE PÉTROLE AU FOND DE LA MER

Une petite ville de la côte de Californie, Summerland, qui végétait misérablement, n’ayant

d’autre industrie que l’exploitation de sa plage, vient de découvrir dans son sous-sol une richesse plus appréciable qu’un filon d’or : sous sa plage s’étend, à une profondeur de 1,500 pieds, une vaste nappe de pétrole.

Pour l’exploiter, les “oilmen” ont foré des puits qui sont déjà au nombre de plus de deux cents, avec un rendement moyen de 200 barils par puits, ce qui représente une jolie source de revenus. Ils s’échelonnent le long du rivage :



Les puits sont déjà au nombre de plus de deux cents.

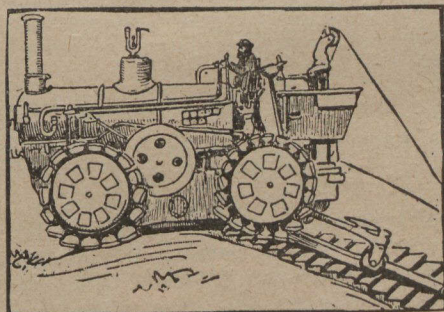
plusieurs s’en éloignent assez pour qu’il soit nécessaire de les relier à la terre par des jetées légèrement construites.

L’ensemble, vu de la falaise de Summerland, présente un spectacle très curieux : la marée haute recouvre en partie ces ponts de bois, et les échafaudages en charpentes élevés au-dessus des puits ; les vagues déferlent avec force, et l’on croit à tout instant qu’elles vont enlever ces frêles structures.

Les plus minutieuses précautions sont prises pour que l’eau salée ne pénètre pas, par les “conductors” (tubes de fonte), jusqu’à la précieuse nappe de pétrole, qui perdrait alors toute valeur marchande.

LES BIZARRERIES DE LA TRACTION MÉCANIQUE

Un inventeur américain, M. Brahmah-J. Diplock, livre à l’industrie un nouvel engin de traction auquel les ingénieurs prédisent un brillant avenir. Sans nous égarer dans des explications



Une invention américaine nouvelle ; la locomotive grimpeuse.

techniques trop longues, indiquons simplement le principe même de l’invention.

Chacune des quatre roues porte quatorze pieds mobiles dont la “plante”, à mesure que la roue tourne, vient adhérer à la surface du terrain, quelle qu’en soit l’inclinaison. Pour employer la phrase expressive d’un ingénieur, la “Pédraïl” (le nom du nouvel engin), donne un maximum d’adhérence au sol et un minimum de résistance de la part du sol.

En d’autres termes, la Pédraïl est une puissante locomotive routière, sur la marche de laquelle l’état des routes et leur pente n’exerce aucune influence. Elle peut gravir les rampes les plus raides, ou traverser un champ fraîchement labouré, en entraînant des wagons lourdement chargés. Elle a pu même grimper un escalier dont les marches avaient 10 pouces de hauteur ! Les pieds de ce mastodonte d’acier sont munis d’épaisses semelles de caoutchouc qui augmentent encore les chances d’adhérence ; elles jouent en outre le rôle de bourrelets, si bien que la Pédraïl, malgré son poids énorme, peut parcourir les routes et les chemins sans les détério-

rer ; au contraire, elle les améliore, dit-on, car elle en nivelle les aspérités.

LES ANIMAUX SAVENT-ILS CALCULER ?

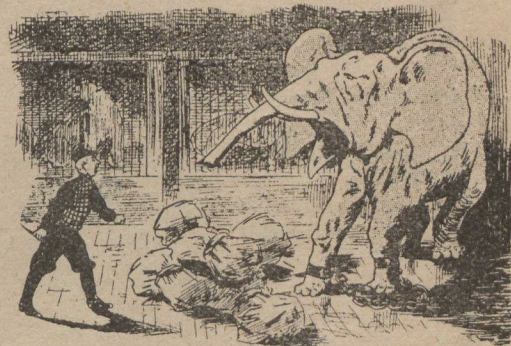
Un observateur doublé d’un grand savant, M. Cistern, de l’Académie de San Francisco, après de nombreuses recherches, vient de rédiger un rapport curieux ayant pour titre : “Les animaux savent-ils calculer ?”

Il ne conclut pas, ne discute pas, il constate simplement en présentant un certain nombre d’exemples pris dans le monde entier, plus curieux les uns que les autres ; nous en citerons simplement deux :

1o La ménagerie Chapell de Chicago possède un éléphant superbe qui mange sept bottes de foin par jour. On a remarqué que, lorsque son gardien ne lui en donne que six, le pachyderme grogne et entre dans une violente colère, qui dure jusqu’à ce qu’on lui ait apporté la septième botte ;

2o Un chien des environs de Varsovie, auquel son maître a donné le nom de Brutus, est employé à conduire tous les jours à l’abattoir six moutons.

Les moutons sont parqués tout autour de l’a-



L’éléphant grogne quand on se trompe.

battoir, et ce n’est pas une tâche aisée que de les mener à l’établissement où s’achèvera leur destinée.

On sait, en effet, que les moutons éprouvent une peur instinctive à pénétrer dans les abattoirs. On dirait qu’ils ont conscience de ce qui les y attend.

Ce n’était donc pas une sinécure pour Brutus que de rassembler tous les jours les dix bêtes et de les pousser vers la porte fatale.

Il s’acquittait cependant de sa tâche avec une habileté et une ponctualité étonnantes.

Mais ce qu’il y a de plus remarquable, c’est que jamais le chien ne se trompait dans le nombre d’animaux à réunir.

Par ses aboiements, ses galopades, ses jappements, il arrivait à séparer toujours de l’ensemble dix moutons exactement.

Le berger essaya à diverses reprises de le prendre en défaut en ajoutant un onzième mouton, ou en en chassant un, mais Brutus ne s’y laissait pas prendre. Il ramenait toujours son chiffre au nombre réglementaire de dix.

Ces faits sont assez curieux pour mériter d’être signalés.

LE PRIX OSIRIS

Au moment d’aller sous presse, c’est avec satisfaction que nous apprenons que le prix Osiris de 100,000 francs vient d’être décerné ainsi qu’il suit :

Soixante mille francs à Mme Curie pour ses belles découvertes sur le radium : dont nous avons déjà parlé dans notre dernier numéro ; et 40,000 francs à Monsieur Branly, l’inventeur du fameux cohéreur qui a permis de réaliser la télégraphie sans fil. Car, on ne doit pas oublier que, sans la découverte de Branly, Marconi et d’autres n’eussent pu jouir d’une renommée qu’ils doivent à un perfectionnement entrevu dès la divulgation des expériences célèbres du physicien français.

Curie et Branly sont des noms qui rayonnent parmi bien d’autres au premier plan de la grande et géniale science de notre mère-patrie.

LA BOUCHE

Friande comme une mouche
Au bord d'un vase de lait,
Mon âme était sur sa bouche
Pendant qu'elle me parlait.

Ce qu'elle disait, qu'en sais-je ?
Papillon sous un filet,
Mon âme était prise au piège
Pendant qu'elle me parlait.

Elle parlait, la farouche,
Vite et bien, pour fuir plus tôt...
Je n'entendais pas un mot,
Puisque je voyais sa bouche...

Ne sais ce qu'elle disait !
C'était sans doute à merveille !
... Mon rêve, comme une abeille,
Sur sa lèvre se posait.

Elle parlait vite, vite,
Et je me disais tout bas :
"Dieu! que sa bouche est petite!"
... Et je ne l'écoutais pas.

"Dieu! que cette bouche est rose!
Les coins frais et palpitants!...
De la bonté, je suppose..."
Je la fis parler longtemps.

Quand elle eut fini, la belle
Ajouta: "Qu'en dites-vous?"
... Que son sourire était doux!
Sa lèvre, spirituelle!

O bouche! ô nid des amours!
Ce qu'elle a dit, je l'ignore...
Que ne parle-t-elle encore,
Je regarderais toujours!

JEAN AICARD.

PROPOS D'ÉTIQUETTE

A QUI DOIT-ON DES VISITES ?

Une visite est une démarche polie qui indique à la personne chez laquelle nous nous rendons que nous désirons la voir, causer avec elle, par affection, par sympathie, par reconnaissance, par déférence, etc. Nous nous dérangeons pour aller à elle, et voilà pourquoi nous ne devons faire de visites qu'à ceux à qui nous voulons témoigner de l'estime ou de l'amitié; mais en même temps, nous supposons qu'elle nous recevra; nous disposons par là même de son temps, et voilà pourquoi il ne faut rendre de visite qu'avec discrétion et ne pas nous imposer aux personnes qui ne désirent pas nous recevoir.

On doit des visites à ses supérieurs, à ses amis, à ses relations mondaines, à ceux qui nous ont fait une invitation (que nous l'ayons acceptée ou non), à ceux à qui nous avons été présentés et qui ont manifesté le désir de nous voir, aux professeurs de nos enfants, etc.

DANS QUEL DÉLAI FAIT-ON DES VISITES ?

Le délai dépend de l'intimité des relations à établir ou à conserver; il y a de bons amis qu'on n'hésite pas à visiter chaque semaine, d'autres qu'on va voir tous les quinze jours, d'autres tous les mois.

Pour les "relations suivies" de politesse, le délai d'un mois en moyenne est correct.

Après une invitation, la visite doit être faite dans les huit jours qui suivent.

Les relations de politesse non suivies n'exigent que deux à trois visites par an, une vers novembre, une du 1er au 15 janvier, une vers mai.

Pour les supérieurs hiérarchiques, s'il n'y a pas de visite officielle en corps, on fait une visite le 1er janvier, on n'en fait d'autres que si l'attitude du supérieur y autorise, et encore doit-on y mettre beaucoup de réserve.

On rend visite à la femme de son supérieur

si elle a des réceptions régulières; car une maîtresse de maison aime toujours à voir son salon rempli.

QUEL JOUR CHOISIR POUR RENDRE VISITE ?

Si la personne que l'on va voir a un jour de réception, on ne doit point lui rendre visite un autre jour (à moins de grande intimité), ce serait incorrect. Il faut faire exception pour les personnes employées toute la semaine et qui ne peuvent rendre de visite que le dimanche; dans ce cas, on s'excusera de vive voix à la première occasion, on ira déposer sa carte sans demander à être reçu, si la personne à laquelle on a présenté ses excuses ne vous a point engagé à venir la voir à votre jour de liberté; mais en général, elle n'y manquera pas.

Quand il n'y a point de jour de réception, on choisit le jour où l'on a le plus de chance de rencontrer la personne à qui l'on rend visite: par exemple, il serait maladroît d'aller voir une mère de famille un jeudi, si l'on sait qu'elle profite du congé de ses enfants pour aller les promener.

Si l'on va voir des personnes qui travaillent, on choisit le jour et l'heure de leur repos; des personnes qui s'occupent de leur intérieur, le moment où le ménage, les rangements intérieurs sont finis.

LA TOILETTE DE VISITE.

Elle doit être élégante, soignée, afin d'honorer la personne que l'on va voir; les femmes mettent une robe de lainage coquette ou une robe de soie, un chapeau clair, des gants clairs; les messieurs sont en jaquette ou redingote avec pantalon et gilet fantaisie, ils tiennent le plus souvent leurs gants à la main. Les bottines sont en chevreau ou en vernis.

CE QU'ON LAISSE DANS L'ANTICHAMBRE.

On laisse dans l'antichambre tous les vêtements qui servent à vous préserver de la pluie et du froid et qui ne sont pas des ornements; ainsi, on ôte un caoutchouc, une pelisse, un collet tartan, un pardessus; on enlève les caoutchoucs que l'on a aux pieds, on dépose son parapluie: il faut entrer au salon en toilette élégante. Un monsieur entre avec son chapeau à la main gauche; on peut aussi garder sa canne, la mode autorise cette liberté depuis peu, mais il vaut mieux n'en pas profiter, car elle est plutôt embarrassante. Une dame conserve son manchon.

LA DURÉE DES VISITES.

Certaines personnes méthodiques gardent encore la bonne vieille règle d'autrefois, qui était celle-ci: quand un nouveau visiteur entra, celui de l'assistance qui était là depuis le plus longtemps se levait et partait; il y avait ainsi une sorte de roulement précis et inflexible. La politesse actuelle est plus libre, plus fantaisiste, et comme elle est plus spontanée, ses démonstrations ont une valeur personnelle.

Une visite de simple politesse doit durer de dix à vingt minutes; on l'abrège ou on la prolonge suivant les cas; par exemple, si le salon est trop encombré, on se retire plus tôt; si au contraire la maîtresse de maison est seule, on demeure pour laisser à un autre visiteur le temps d'arriver et ne pas faire le salon désert si redouté; si on a une conversation animée avec l'un des visiteurs, si on doit déranger, gêner, contrarier en s'en allant trop vite, on peut rester une demi-heure, même trois-quarts d'heure.

D'ailleurs, pendant la saison d'hiver (la seule où bien des femmes élégantes reçoivent), les visites se transforment en véritables réceptions, c'est-à-dire en visites prolongées pendant lesquelles on lunche, on va et vient d'un salon à un autre, d'un visiteur à un autre. Il faut suivre en cela l'impulsion donnée par la maîtresse de maison, et saisir, avec tact, le ton qu'elle désire donner à ses réceptions.

Pour prendre une tasse de thé, un monsieur dépose son chapeau sur un meuble proche, une dame son manchon; on peut fort bien ôter ses gants, on les remet dès qu'on a fini de manger.

Si les messieurs avaient leurs gants, ils les mettent dans leur poche et les reprennent au moment de partir.

SUJETS DE CONVERSATION.

Quand on entre dans un salon, on va d'abord saluer la maîtresse de maison, on lui demande des nouvelles de sa santé, de la santé des siens, on salue les visiteurs que l'on connaît, puis on prend place; on se mêle alors à la conversation générale interrompue par son arrivée.

Dans ces réunions un peu larges, où l'on ne connaît pas intimement chaque personne ni chaque famille, il est prudent de demeurer dans des régions neutres; on évitera de parler de questions brûlantes, risquant d'amener des mots vifs ou des altercations, on évitera aussi d'énoncer des idées trop arrêtées, des jugements définitifs qui peuvent irriter ou froisser les personnes présentes. Il faut louer avec tact, ne rien critiquer avec sévérité, conserver une aisance aimable et souriante.

Il est dangereux et impoli d'accaparer la conversation, on humilie les assistants en les contraignant au rôle d'auditeurs, et l'on risque de les blesser ou de les ennuyer. Il est fort bien admis de faire des apartés avec ses voisins, surtout quand le cercle de visiteurs est grand; dans ses apartés il ne faut pas parler des autres personnes présentes, ni surtout les railler; on ne doit pas s'entretenir à voix basse ni rire aux éclats, ce sont des fautes de tact qui indisposent les tiers.

On n'interpelle pas une personne d'un bout à l'autre du salon; on va à elle, et si cette démarche n'est pas possible, on attend une autre occasion.

VISITEUSE DISTINGUÉE

Mlle Thérèse Vianzone vient de débarquer à New-York, appelée en Amérique par d'illustres amitiés pour donner plusieurs séries de conférences sur l'histoire de la Littérature française, dans les villes les plus importantes des États-Unis et du Canada.

Mlle Vianzone est Française — Française d'origine, comme de cœur et de talent. Née à Tours, elle fit de solides études, et elle ne tarda pas à trouver un vaste champ d'action pour son activité, ses rares facultés intellectuelles.

Appelée en Russie, il y a une vingtaine d'années, elle fonda à Saint-Pétersbourg des cours de littérature française que toute la jeunesse aristocratique et éclairée a suivis.



MLLE VIANZONE

Mlle Vianzone commence actuellement en Amérique, une série de conférences sur la littérature française.

On doit à Mlle Vianzone la publication des belles "lettres" que le père Didon lui a adressées. Le sacrifice de ce trésor, qu'elle ne se croyait pas en droit de garder caché, ne fut pas d'ailleurs compris de tous.

"En Terre Sainte", publié l'an dernier sous les mêmes initiales "Th. V.", nous montre que Mlle Thérèse Vianzone méritait au moins, autant par son esprit que par son cœur, la faveur d'une telle amitié. Nous faisons des vœux pour que Mlle Vianzone nous apporte le récit détaillé de ses patriotiques pérégrinations, et sommes assurés d'avance du succès que sa bonne et belle parole vaudra à celle qu'on surnomme à Saint-Pétersbourg: Notre-Dame des Français.

Vengeance d'Indienne

Un voyageur a adressé le récit suivant à un journal et en garantit l'authenticité. Nous avons déjà, à diverses reprises, eu à parler des dangers que font courir aux explorateurs et aux indigènes les crocodiliens à quelque famille qu'ils appartiennent, alligators, crocodiles, caïmans, etc. Le récit suivant en est une preuve de plus et nous montre la vengeance terrible et barbare qu'a su tirer d'un de ces redoutables caïmans une mère indienne.

* * *

De toutes les parties de l'Amérique, la vallée du Magdalena et de ses affluents est celle où l'on trouve le plus d'alligators. Le climat étant très chaud, ces amphibiens, que les habitants d'un caractère très indolent ne cherchent même pas à détruire, pullulent et atteignent des dimensions formidables; ils ne sont point effrayés à la vue de l'homme, et peu de jours s'écoulaient sans qu'on ait à enregistrer quelque horrible drame.

Voici, à ce sujet, un épisode qui montrera le caractère des Indiens, qui, lorsqu'ils ont soif de vengeance, perdent tout sentiment humain.

A quelques milles de Carthagène, sur les bords de la Magdalena, habitait depuis peu un vaquero (gardeur de bestiaux). Son rancho, couvert de feuilles de palmiers, était bâti précisément sur les bords de la rivière, au point le plus infesté de caïmans. Chaque matin, le vaquero partait aux champs, poussant devant lui ses bestiaux, et ne revenait que le soir après le coucher du soleil.

Ce vaquero avait une femme et une enfant, une petite fille de 9 à 10 ans, très gentille, très affectueuse, qui faisait le bonheur de ses parents.

Habitée dès sa plus tendre enfance aux plus terribles dangers, l'Indienne ne s'inquiétait point de rester seule ainsi.

Un jour que son mari devait s'absenter plus longtemps que de coutume, elle porta quelques hardes à la rivière dans l'intention de les laver. Il y avait là, sur le bord de l'eau, une large pierre unie, sur laquelle elle battait son linge. Sa petite fille l'accompagnait, l'aidant à porter le nécessaire pour son lavage. Arrivée à la place qu'elle occupait habituellement, elle rempli son baquet d'eau et se mit à l'ouvrage. L'enfant, n'ayant rien à faire, s'amusa à cueillir des goyavas à un arbre dont les branches s'étendaient au-dessus de l'eau. L'enfant, ne pouvant saisir celles qui se trouvaient sur ces branches, grimpa sur l'arbre et s'avança en rampant jusqu'à l'extrémité d'une branche, qui ployait sous son poids.

Tout à coup un cri terrible fit tressaillir l'Indienne; levant aussitôt la tête, elle vit sa fille disparaître sous les eaux, tandis qu'un horrible caïman, attiré par le bruit que fit l'enfant en tombant, s'avançait lentement, sûr de tenir sa proie, qu'il savourait d'avance. Saisie d'épouvante, elle jeta précipitamment son linge, et, sans hésiter, entra dans l'eau. A ce moment, l'enfant revenait à la surface, et la mère avait pu la saisir par les bras, quand le caïman, pressant sa marche, arriva la gueule ouverte sur la double proie qui s'offrait à lui et, d'un seul

coup de ses puissantes mâchoires, sépara les jambes du corps de l'enfant.

Celle-ci poussa un dernier cri et ce fut tout. Quand la mère, désespérée, posa sur la rive le corps mutilé de sa fille, l'enfant avait cessé de vivre.

La malheureuse mère resta pendant quelques instants anéantie, absorbée dans la contemplation des restes de son enfant, dont elle baisait les lèvres pâlies que le sang avait abandonnées. C'était une Indienne; aussi elle ne proféra pas une parole, ne versa pas une larme. Ses yeux se perdaient sur la surface de la rivière, où le hideux animal revenait chercher les restes de sa victime. Un tremblement convulsif agita tout à coup la pauvre mère, elle fixa sur le caïman son regard désespéré, mais animé du feu de la vengeance, et, se levant soudain, elle courut à son rancho.

Quelques minutes après, elle en ressortait avec une longue pique. C'était la lance de chasse de son mari; elle avait joint à cela deux couteaux, un lasso et plusieurs cordes de pita. Quand elle arriva sur le bord de la rivière, elle jeta un regard inquiet sur l'eau, le caïman était toujours là. Immobile, l'Indienne combinait son plan, jetant les yeux tantôt sur le caïman, tantôt sur le corps inanimé qui gisait à ses



D'un seul coup de ses puissantes mâchoires le caïman sépara les jambes du corps de l'enfant.

pieds. Sa résolution fut bientôt prise; saisissant la lance de son mari, elle l'enfonça dans le petit cadavre très froid. C'était horrible, mais le besoin de se venger dominait tout chez elle. Prenant alors le fer de la lance, rouge de sang, elle disposa les deux couteaux en travers, les attacha solidement avec les cordes de pita, elle noua fortement le lasso au manche de la lance, et sachant qu'elle ne pourrait lutter de force avec un animal aussi monstrueux, elle attacha l'autre extrémité de la courroie à un tronc de gayava. Elle prit alors le bois de la lance, jeta le tout dans l'eau; puis, blottie dans un buisson, elle attendit.

L'animal, altéré de sang, ne se fit pas attendre longtemps; il vit l'appât, s'élança dessus et le broya d'un seul coup de ses grandes mâchoires!... la mère demeura immobile...

Les caïmans ne mâchent pas leur nourriture; leurs dents, placées d'une façon particulière, ne leur servent qu'à happer leur proie, tandis que la langue, qu'ils ne peuvent sortir, sert à la déglutition.

... Peu d'instants après, le corps tout entier avait disparu dans l'estomac du monstre. L'Indienne, alors, se redressa d'un bond et donna une forte secousse au lasso. Un cri terrible lui

annonça qu'elle avait réussi. Le caïman était pris; il plongea au fond, revint à la surface et se débattit en vain. L'arbre tremblait sous les puissantes secousses du monstre, l'eau jaillissait tout autour de lui, tandis que des flots de sang lui sortaient par les yeux et les narines. Bientôt, cependant, ses mouvements se ralentirent, devinrent plus faibles, puis enfin cessèrent complètement. L'Indienne, immobile, gardait le silence; tantôt sa physionomie exprimait l'abattement, tantôt la joie de la vengeance satisfaite.

Lorsque son mari revint des prairies, en peu de mots elle lui raconta l'horrible drame dont leur enfant avait été victime; il écouta sans mot dire et, quand sa femme eut fini sa lamentable histoire, il lui serra les mains et rentra silencieux chez lui. La nouvelle se répandit rapidement aux alentours; la sympathie excita un soulèvement général, et pendant plusieurs jours on fit une guerre d'extermination aux caïmans, dont un grand nombre fut détruit.

Il faut malheureusement des circonstances aussi tragiques pour secouer la torpeur des Indiens. Habités à vivre en contact avec les fauves de toute nature, ils acquièrent dès leur jeune âge un tel mépris du danger et aussi une telle habileté à l'éviter qu'ils semblent indifférents aux périls auxquels les expose leur existence indépendante.

Enfin, les vies humaines ont si peu de valeur à leurs yeux qu'ils ne s'émeuvent pas outre mesure de ce que nous considérerions comme une catastrophe et de ce qu'ils regardent comme un simple incident.

CONSEILS UTILES

POUR NETTOYER LES RONDS LAISSES SUR LES MEUBLES PAR DES VASES OU DES TASSES. — Il suffit de prendre de la cendre humide et de frotter légèrement la tache avec un linge souple et doux. Le remède est si simple qu'on n'y pense pas toujours; mais je puis assurer qu'il est d'une efficacité parfaite.

REPARATION DES MIROIRS. — Il faut placer le miroir à plat sur une table, la partie non munie d'étain en dessous, puis, avec un morceau de coton, on nettoie la place à réargenter. On étend sur cette place une feuille d'étain un peu plus grande que l'endroit à réparer et, une fois bien étendue, on laisse tomber au centre une goutte de mercure et on frotte avec une peau de chamois, jusqu'à ce que la place soit bien brillante. On met dessus une feuille de papier bien douce, sur laquelle on empile des livres ou autres objets pesants, et on laisse le tout en cet état jusqu'au soir. Le poids de ces objets ne doit pas être bien lourd, il doit être juste suffisant pour maintenir le nouvel amalgame en contact étroit avec le verre. Il faut cinq grammes de mercure par pied carré de surface à argenter.

La science des projets consiste à prévenir les difficultés de l'exécution.

* * *

Acquérir une réputation posthume, c'est sauver de l'oubli cinq ou six lettres: qu'est de plus un nom ?

POUR NOS LECTRICES

COURRIER DE LA MODE

TOILETTES DE SOIRÉE

Le temps n'est plus où les jeunes filles et les toutes jeunes femmes se rendaient au bal en simple robe de mousseline blanche. Un ruban dans les cheveux, un autre au cou, une ceinture nouée à la taille complétaient la parure. C'était très bien ainsi; on avait son petit succès et on trouvait à se marier plus facilement que maintenant.

Les toilettes du soir demandent, cette année, des recherches exceptionnelles, les tissus consacrés à leur composition, la finesse des couleurs, la délicatesse des garnitures, tout contribue à les rendre fort compliquées.

Les étoffes sont légères, souples et moelleuses. Voici les crêpes de Chine, crêpe de Canton et autres crêpes en grande et en petite largeur, qui se vendent en toutes nuances, mais la plus charmante est la teinte jaune naturelle, la couleur de la soie des cocons.

Dans les soies, voici les soies molles dérivant des soies Liberty. Rien n'habille mieux.

toilettes de jeunes filles, par exemple, deux larges volants, très amples, très fournis, plissés à plis fins. Ces volants seront séparés par un entre-deux de dentelle incrusté dans la jupe.

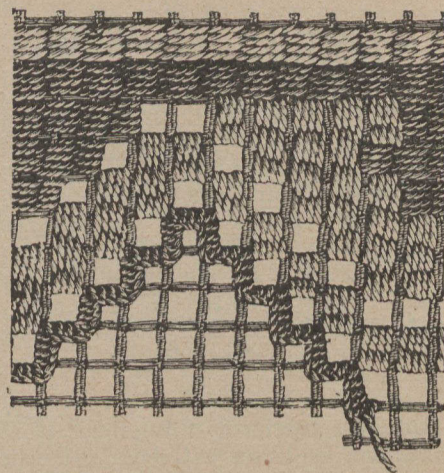
TISSUS NOUVEAUX

Comme fantaisie très nouvelle, nous avons les mousselines de soie ombrées, commençant dans le bas en couleur foncée et allant s'éclaircissant jusqu'en haut, ou le contraire. Des guirlandes de fleurs peintes, énormes, formeront bordure dans le bas.

Les corsages se décolletent en rond et se garnissent de berthes, et les manches coulissées et froncées dans le haut, et bien ajustées jusqu'au-dessus du coude, se termineront par un haut volant en forme très ample sur lequel onduleront toute une série de petits volants formant des festons avec petite ruche en tête. Ruches semblables à la berthe au bord du décolletage et partout où l'on pourra en mettre.

On fait de nouveau le corsage croisé et drapé dont les plis sont retenus par une belle boucle. Dans cette forme, la manche se compose de plis croisés enserrant le bras, avec sabot de dentelle tombant au bord.

Le drap Idéal et tous les draps fins se garnis-



Dentelle du bord pour le rideau.

moins tombante que cet été. Le chignon relevé est adopté de préférence au chignon tombant. Beaucoup de frisures, des franges sur le front, les côtés très garnis, tout en gardant les cheveux relevés devant au milieu du front, voici la tendance actuelle.

LES FOURRURES

Comme fourrures, nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons déjà dit. Le succès de la cravate nouée sous le menton semble s'accroître, ainsi que celui de l'étole formant une petite pèlerine à longs pans, serrés à la taille par une boucle en acier travaillé. La taupeline est décidément la fourrure à la mode. L'hermine sert principalement comme doublure et aussi à faire de petites franges qui font un effet charmant. Il est à regretter que toutes les très belles fourrures soient mélangées de motifs passemmentés et brodés, de macarons, de pampilles qui les dissimulent et les alourdissent. Enfin, on ne discute pas avec la mode, on la subit. Pour porter constamment, c'est le costume tailleur qui réunit tous les suffrages: jupe avec basquine 3-4 ou corsage-boléro court, sous lequel on met une blouse claire, en cachemire fin ou flanelle. C'est commode et suffisamment élégant, accompagné d'une belle fourrure.

La guerre rivalise de puissance destructive avec tous les fléaux de la nature; mais, en dépit des thèses qui la divinisent, elle est et reste l'oeuvre de l'homme.

* * *

Nous portons aux sauvages nos vices pour en tirer profit; nous inoculons aux anthropoïdes nos pires maladies pour nous en guérir à leurs dépens: l'intérêt humain est impitoyable.



FIG. 1.
LISEUSE en zézanah blanc
Guipure rousse.

FIG. 2.
DRAP blanc brodé
soie blanche au
corsage et effilés
bleus hermine.
Ceinture satin blanc.

FIG. 3.
CRÊPE de Chine bleu
pâle plissé. Col guipure.
Glands de soie.

BLOUSES D'INTÉRIEUR

Voici ensuite les taffetas, taffetas modernes, souples, aux reflets changeants, et la peau de Suède, soie mate comme la peau de gant du même nom.

Ces différents tissus sont choisis dans les teintes pastels les plus pâles et dans les nombreux tons de blanc.

LES JUPES

Les jupes pour robes du soir se font très amples, froncées dans le haut en forme d'empècement. L'étoffe est incrustée de plusieurs rangs d'entre-deux ou motifs détachés, de noeuds, de bouquets, de guirlandes, de dentelles très fines, mouchetées de velours ou de chenille, avec nervures en relief et toutes petites paillettes d'or, d'argent ou d'acier fin. Ce n'est pas simple, comme on voit.

Ces ornements seront invariablement entourés de minuscules ruchés de mousseline de soie, soulignant les contours et courant sur la jupe, dessinant des festons, des arabesques, en forme de 8, sur la hauteur.

Les plissés-soleil se porteront énormément, montés à un petit empècement de dentelle.

On portera aussi des volants, surtout pour les

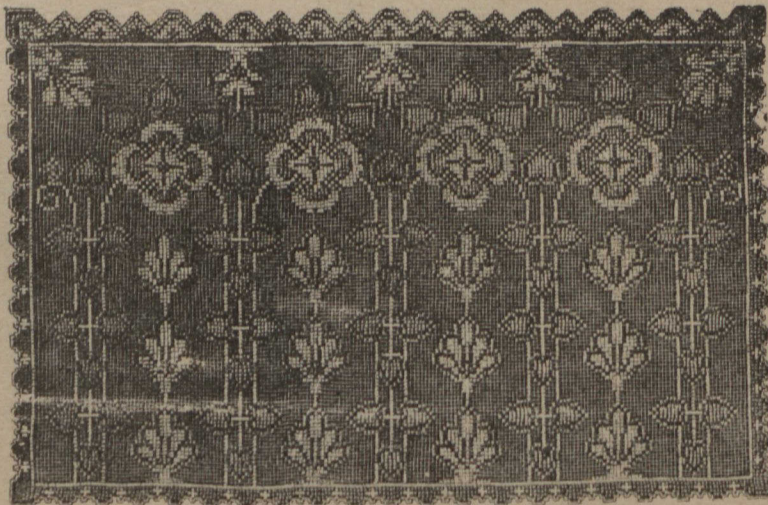
sent aussi de mousseline de soie. Rien de plus joli que le drap blanc ou le drap pastel.

Pour accompagner ces jolies robes, on portera le feutre taupé garni de très grandes plumes ou de tulle blanc et de fleurs.

Naturellement, les toilettes en étoffes souples ne se doublent pas. Il faut donc qu'elles retombent mollement, sans faux-ourlet ni doublure, sur un fond détaché, garni de volants dans le bas. Ce fond se fait en taffetas ou simili soie, mais le taffetas est préférable, et il est si bon marché que l'économie qu'on trouverait à employer un autre tissu ne vaut pas la peine d'être faite.

LA COIFFURE

La coiffure, toujours légère et mousseuse, est



RIDEAU — Broderie sur filet; convenable pour une armoire-bibliothèque, pour brise-bise, dessus de lit, etc.

Choses Vraies

LES DIMENSIONS D'UN ATOME

On parle souvent des atomes comme des éléments les plus petits qui entrent dans la constitution des corps, mais on peut se demander si on les a vus, et si l'on se fait idée des dimensions possibles de ces corpuscules infiniment petits. Un savant anglais, M. Ridout, vient d'arriver à cette conclusion curieuse que, en nombre rond, et sans chercher à établir une évaluation exacte qui semble assez malaisée en la matière, il faudrait mettre en ligne 114 millions et demi d'atomes pour une longueur d'un centimètre seulement!

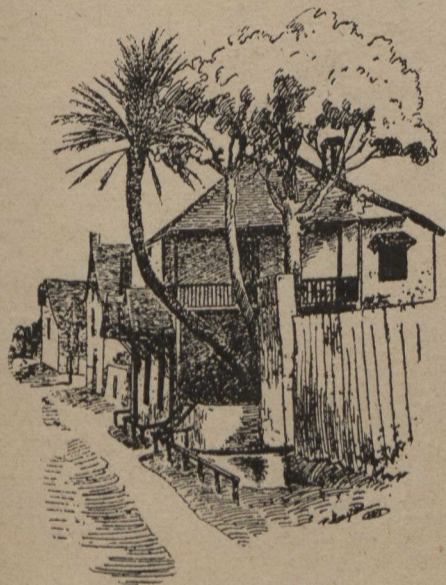
UN MARI QUI PORTE LA GUIGNE

Un habitant d'Esslingen, brave homme par ailleurs, peut se vanter de détenir le record du mariage; sans avoir jamais divorcé, il a pu se marier onze fois, c'est-à-dire qu'il a été dix fois veuf. Ses trois premières femmes sont mortes; toutes jeunes, après quelques mois d'union; deux autres se sont noyées accidentellement; une s'est suicidée. A l'exemple des trois premières, la septième, la huitième et la neuvième ont succombé rapidement à des maladies des voies respiratoires, la dixième a été tuée par un boeuf furieux.

Et ce ne sera peut-être pas tout. La onzième compagne de ce Barbe-Bleu malgré lui vient d'avoir la jambe broyée dans un accident de chemin de fer, et elle est en traitement, sans que les médecins puissent encore se prononcer sur son sort.

LA PLUS VIEILLE MAISON D'AMERIQUE

La cille de Sainte-Augustine, en Floride, possède et s'en montre très fière, la plus vieille maison d'Amérique. Cet édifice historique — dont nous donnons ici un croquis — se trouve près du centre de la cité. Il a été édifié en 1564, par les moines de l'ordre de Saint-François, et quand sir Francis Drake saccagea et brûla la ville, ce fut la seule maison qu'il laissa debout.



Elle fut édiflée en 1564.

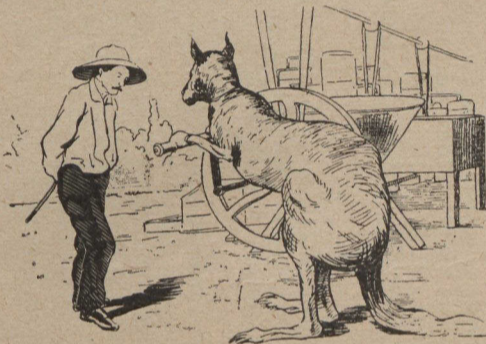
Un cocotier, planté par les religieux, se dresse au-dessus du toit comme une sentinelle. Et, quant aux matériaux qui ont servi à la construction, très solide, comme on voit, puisqu'elle a déjà tenu trois siècles, c'est un assemblage de déjà tenu trois siècles, c'est un assemblage de coquillages marins et de mortier dont on usait fort au début de l'occupation espagnole, et qui est encore connu sous le nom de "coquina".

ORIGINE DU MOT "ALBION" DONNE A L'ANGLETERRE

Le brouillard, qui règne constamment sur la terre anglaise, la fait paraître blanche. "Albus" en latin, "Alba" au féminin, explique ce mot donné à l'Angleterre. Albion est le plus ancien nom de la Grande-Bretagne; on le trouve pour la première fois dans Aristote, et les Romains le tenaient des Gaulois. Le nom d'Angleterre fut donné au pays d'Albion, au VI^e siècle, par les Angles, peuplade germanique, qui s'assimila aux populations indigènes et se fondit avec elle.

UTILISATION DU KANGOUROU

Un jardinier de Portland (Victoria) a réussi à plier au travail et à la discipline un kangourou qu'il avait reçu tout à fait sauvage; il l'a dressé à tourner une roue de moulin, et ce kangourou est maintenant si bien entraîné qu'il développe une force presque égale à celle d'un petit moteur.



La machine, que cet ingénieux jardinier a imaginée, est disposée de telle sorte que l'agile animal fait marcher sa roue sans être gêné, et qu'il fait en même temps aller un moulin, une machine à laver, un coupe-paille et un coupe-rave. Le kangourou remplace plusieurs ouvriers, sans compter qu'à ses moments perdus on le fait travailler au puits et arroser le jardin.

L'AGE DES ARBRES

Nous recueillons, dans le "Journal horticole" de Porto, les curieux renseignements qui suivent sur l'âge vraiment fabuleux auquel parviennent quelquefois certains arbres. Les spécimens cités se sont évidemment trouvés plantés dans les meilleures conditions, c'est-à-dire isolés ou du moins suffisamment éloignés de voisins nuisibles avec beaucoup d'air et de lumière.

Dans ces conditions, l'orme peut atteindre 335 ans, le lierre 450 ans, l'érable 516 ans, le bouleau 576 ans, le citronnier 630 ans, l'olivier 800 ans, le cyprès sempervirens 810 ans, le noyer 900 ans, le platane 1,000 ans, le tilleul 1,100 ans, le faux sapin 1,200 ans, le chêne 1,500 ans, le cèdre 2,000 ans, le cyprès disticha 3,000 ans, et l'if 3,200 ans.

C'est donc l'if commun, ou taxus bacatta, qui est le Nestor du règne végétal. Il s'en trouve, paraît-il, à Dropmore, en Angleterre, toute une plantation, dont l'âge varie entre dix et vingt-cinq siècles.

Les plus vieux remonteraient — suivant la légende — aux premiers âges du monde. Mais on sait qu'en fait de records les Anglais sont un peu enclins à l'exagération.

LE TIR AU TONNEAU

Un des passe-temps favoris des étudiants allemands est de se réunir dans les jardins de certaines brasseries de Munich. Là, comme l'indique le dessin, ils installent un tonneau de bière muni de deux tablettes, sur lesquelles sont placés des verres. Il s'agit, avec une carabine chargée à balle, de viser le fond du tonneau juste au-dessus d'un verre, et la bière s'échap-



pant doit remplir celui-ci. Aussitôt le verre rempli, on bouche le trou avec un fausset et on recommence. Inutile d'ajouter que, lorsque les étudiants ont bu la moitié du tonneau, ils sont presque tous dans un état d'ébriété complète. Alors, n'ayant plus la main et le coup d'oeil assurés, ils ne réussissent plus à tirer juste et ne peuvent plus boire. Souvent même, ils cassent leur verre, ce qui met fin à leur bombance.

VOULEZ-VOUS UN BON CONSEIL ?

Dégustez celui-ci, cueilli dans un journal qui, du reste, en est prodigue.

C'est à propos du hoquet, infirmité passagère, mais désagréable.

"Il n'y a, dit-il, rien de plus gênant que le hoquet, surtout en société. Etre secoué par ce spasme agaçant, "au milieu d'une réunion nombreuse et choisie", c'est presque indécent. Pour le faire disparaître, voici un moyen infailible: il suffit de s'étendre par terre et de rester ainsi allongé, les bras en croix, jusqu'à ce que la crise soit passée."

Au milieu d'une réunion nombreuse et choisie!

C'est peut-être infailible, mais il y a des gens qui n'aimeraient pas ça.

LES SOUVERAINS ET LE JEU

La "Revue Hebdomadaire" donne de brefs renseignements sur le plus ou moins de goût qu'ont les souverains pour le jeu. Les voici:

A la cour d'Autriche, l'empereur fait des patiences.

Le tsar joue rarement. Sa seule distraction aux heures de repos est dans la musique et la lecture.

Le roi d'Italie, lui non plus, ne joue jamais; on se souvient, au contraire, que Victor-Emmanuel était beau joueur, perdait en sacrant et gagnait en riant aux éclats.

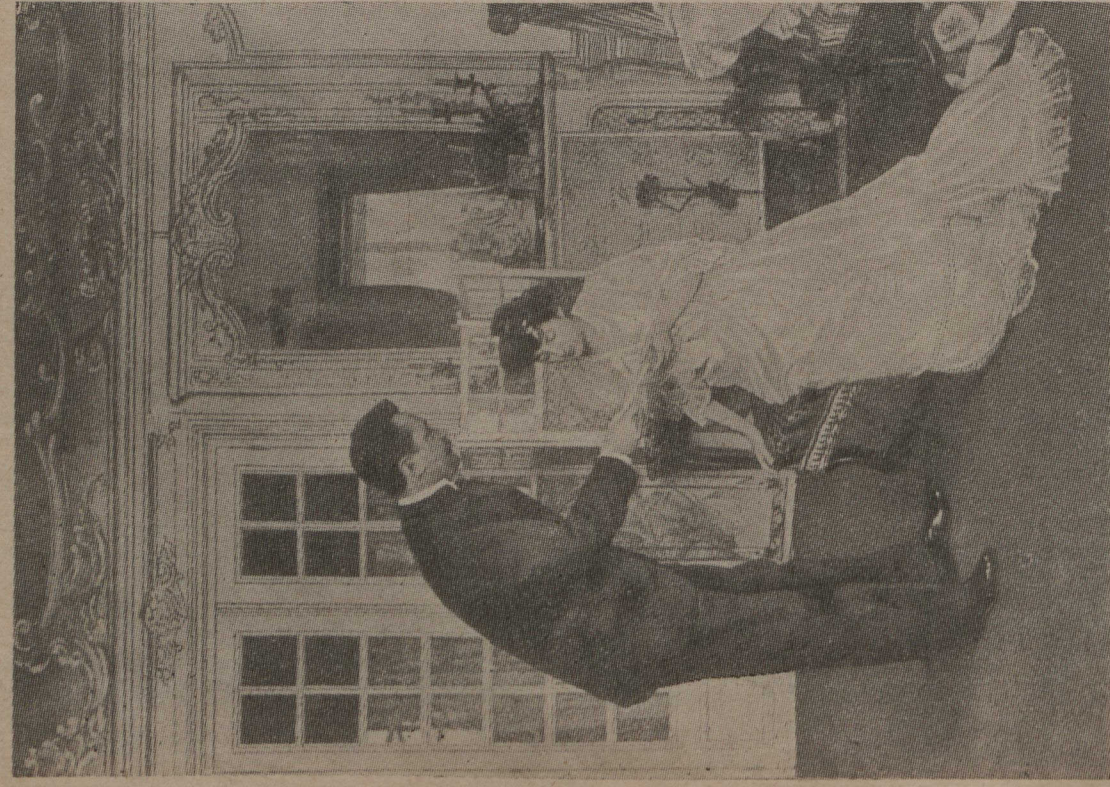
Alphonse XII joue au "tresillo" avec le tarot espagnol ou même au bésigue.

Enfin, en France, tous les souverains ont beaucoup joué depuis Philippe le Bel en passant par Louis XII, qui jouait au "flux", et Henri IV, qui était de mauvaise foi. Au XVII^e et au XVIII^e siècle, on jouait au passe-dix, au lansquenot, au triomphe, au trente-et-un, enfin au boston de Fontainebleau, dont le whist est une des figures.

Mme de Montespan perd, le jour de Noël, 700,000 écus; en une nuit, elle regagne 5 millions. Gaston d'Orléans, pour payer ses dettes de jeu, dut mettre ses pierreries en gage.

Quant à Napoléon I^{er}, il adorait les échecs. Il y jouait avec le curé de Fontainebleau notamment.

M. Combes, lui, ne daignerait pas jouer avec un curé... Il est vrai qu'il n'est pas Napoléon... oh non!



Causons tous les deux, ma chère enfant, ou plutôt, lis...

Conseils à ma Fille la veille de son Mariage

C'est donc demain le grand jour, ma mignonne, demain tu seras mariée et bientôt tu quitteras ton père.

Demain, après le fameux « oui », tu seras madame, c'est-à-dire que tu passeras d'une vie insouciante, dégagée de préoccupations sérieuses, à une vie active, remplie par de nouveaux devoirs, par de nouvelles et plus tendres affections; à une vie de dévouement, mais de ce dévouement que renferme toujours le cœur d'une femme, de ce dévouement qui donne le bonheur, car il trouve sa récompense dans les joies du cœur, dans les épanchements de l'intimité.

Mais que vois-je? des larmes à vos jolis yeux!... Voulez-vous bien vite les cacher et sourire à votre père, mademoiselle... Viens sur mes genoux, comme autrefois. Tu te souviens de nos soirées d'hiver où, devant la flamme joyeuse du foyer, je te racontais des histoires? C'est encore une histoire, mais celle-là est plus sérieuse, c'est notre vie à tous.

Causons donc tous les deux, ma chère enfant, ou plutôt, lis cet écrit. Je l'ai fait dans le recueillement de mes souvenirs et dans la vision souvent évoquée de mon bonheur passé, afin que ces conseils inspirés par ma sollicitude bien affectueuse soient toujours sous ta main pour me remplacer près de toi quand je ne serai plus.

* * *
La condition d'une femme mariée doit être envisagée comme vie d'intérieur et dans ses rapports avec la société.

La vie d'intérieur intéresse surtout le mari et la famille. Suivons cet ordre et disons que, vis-à-vis de son mari, la femme doit avoir de l'affection et du dévouement, une tenue irréprochable, de l'ordre et de l'activité.

On l'affirme avec raison, la femme, dans son intérieur, est un ange ou elle est un démon. Elle tient, dans les plis de sa ceinture, ou le bonheur, ou le malheur; elle peut, selon ses tendances, amener la prospérité ou introduire le désordre. C'est elle qui fait la joie, le plaisir, le charme du foyer, comme elle peut en faire une source de chagrins et de regrets.

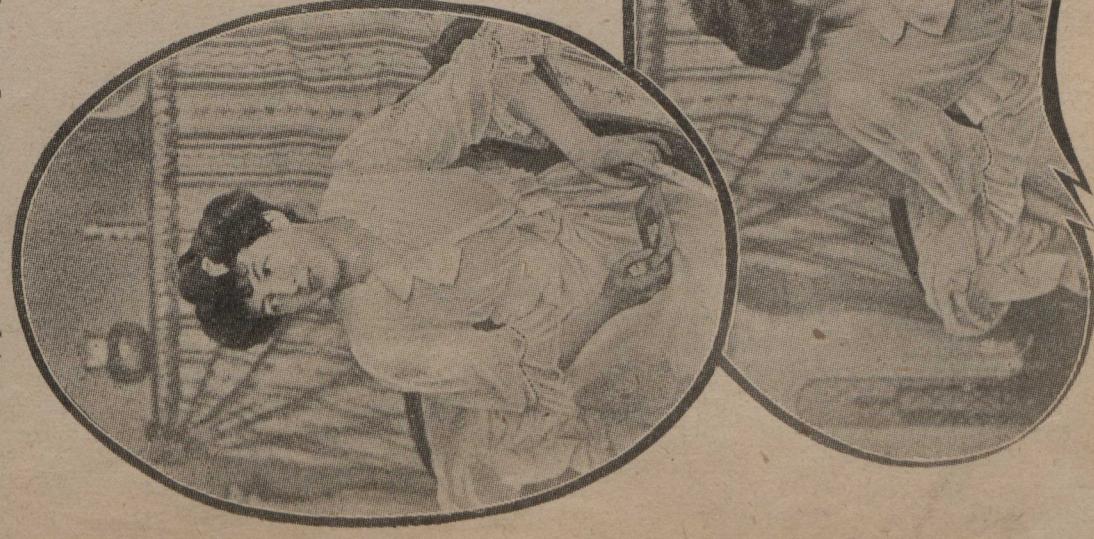
Il faut donc bien débiter, si tu veux bien finir.

Le premier devoir d'une femme est d'aimer son mari et de gagner son argent. Si elle atteint ce but, toutes les autres difficultés disparaissent.

Mais elle n'arrive là que par la droiture de ses sentiments; il faut que le mari ait de suite l'assurance d'être aimé, non pas par des paroles mielleuses, par des caresses trop multipliées, non pas par des pation extérieure de petits soins, mais par cette affection discrète, par un dévouement délicat qui veille tout, se devinent dans le regard, dans une physionomie ouverte, dans les gestes, et qui, empruntant leur mérite de la bonhomie, n'ont jamais l'air ni de demander ni d'attendre une récompense.

Il faut, sans qu'il y

Il faut que les traits d'une femme respirent toujours la gaieté. C'est si gentil, si gracieux, la femme qui gazouille et sourit!



Il ne faut dans aucune circonstance et pour aucun motif, sous peine de compromettre son bonheur, que l'épouse laisse comprendre qu'elle est mécontente, irritée, blessée ou boudeuse.

paraisse, pratiquer l'abnégation, effacer sa personnalité, abjurer toute velléité d'égoïsme, car il est au cœur ce que sont à la terre les mauvaises herbes, il tarit jusqu'à sa séve la plus active!...

Veux-tu qu'une bonne action soit agréable, produis-la sans l'avoir offerte et comme si elle devait nécessairement être acceptée.

Il faut que les traits d'une femme, édit- elle des chagrins au cœur, respirent toujours la sérénité ou la gaieté. C'est si gentil, si gracieux, la femme qui gazouille et sourit! Vois-tu, mignonne, il ne faut, dans aucune circonstance et pour aucun motif, sous peine de compromettre son bonheur, que l'épouse laisse comprendre qu'elle est mécontente, irritée, blessée ou boudeuse.

Eloigne toutes ces fâcheuses impressions de toi, ma chère fille, et tu verras comme ton mari saura bientôt t'en récompenser par un cadeau, un baiser, un compliment.

J'exige beaucoup, mais ce sont là les conditions de ton bonheur et de celui de ton union. Chaque devoir accompli sera suivi d'une récompense, et vous gagnerez à cela ce qu'il y a de plus précieux au monde: réciprocité de confiance, de tendresse et de dévouement.

* * *

Tu dois t'étudier à te conformer aux goûts de ton mari jusqu'à ce que tu l'aies ramené aux tiens, si tu les crois meilleurs. Ne froisse jamais de front une habitude prise; les ressources de ton cœur, si tu n'écoutes que lui, te fourniront toujours l'occasion de la combattre sans affectation et avec succès.

Si tu es souffrante, ne l'oblige pas à se préoccuper trop de toi; attends ses soins, ne les provoque jamais par des exigences. Si c'est lui qui souffre, entoure-le de tes attentions, mais ne l'en fatigue pas. Prévoir tout, suffire à tout, sans bruit, sans précipitation, voilà deux qualités fondamentales qu'une femme doit toujours avoir dans son intérieur.

* * *

As-tu de l'affliction, ne la lui fais partager que s'il doit y prendre une part sincère, mais si les chagrins viennent de son côté, sois affligée comme lui, et bientôt imagine des distractions qui calment l'âme, sans froisser le cœur.

Demande-lui des conseils; n'impose pas les tiens, ils seront d'autant mieux goûtés. — Jamais d'entêtement, jamais d'obstination dans un projet, dans les idées qui rencontreraient une opposition. En cédant à son mari, la femme se ménage la meilleure victoire, et plus elle y met de bonne grâce, plus elle gagne de terrain.

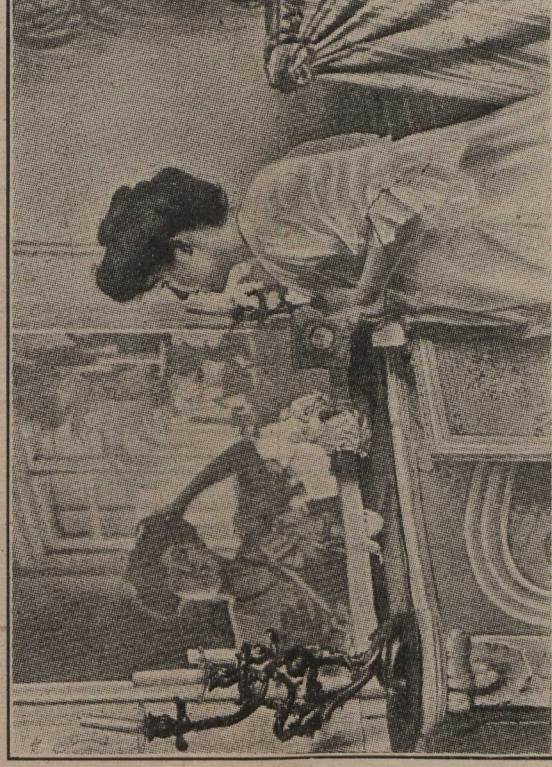
Point de méfiance, chère mignonne, pas de jalousie; ce sont les vices du foyer, les dangers du ménage. Témoigne une grande confiance, on te la rendra.

... Si mon mari s'éloigne de moi, dis-tu? et je te vois faire une petite moue. — D'abord, tu es bien trop jolie pour cela, et puis, toute femme qui le veut pourra toujours garder son mari près d'elle.

Mais oui, mille fois oui, cela est si facile à la femme, même à la femme laide, de se faire aimer. Elle a ces mille moyens indéfinissables et délicats qui font d'elle un être à part, qui donne au mari les meilleures joies et le retient bientôt sans qu'il s'en doute.

En tout cas, crois ton père, ma chère enfant, les vertus d'une femme, vertus aimables j'entends, et non pas celles qui exigent seulement du maigre pour le vendre, sont le plus bel ornement qu'elle puisse ambitionner et c'est aussi, sois-en certaine, la fierté du mari.

La considération du mari s'augmente beaucoup de celle de la femme; dans le cas contraire, elles décroissent toutes deux en même temps. Pour être heureux dans son intérieur, il faut pouvoir compter sur son mari.



Quel doit être le sort d'une femme d'intérieur? Tout simplement: plaire à son mari.

ter sur la considération d'autrui, et jamais elle ne fait défaut à qui conforme sa vie à ces conseils.

Maintenant, veux-tu que je te dise quelle doit être la tenue d'une femme, à l'intérieur? Tout simplement ceci: être coquette et connaître l'art de plaire à son mari.

Mais, oh! il y a un mais, et il faut bien nous entendre.

La coquetterie est d'autant plus dangereuse qu'elle est une arme puissante dans les mains d'une femme; il faut en avoir, il ne faut pas en abuser.

La grande erreur de bien des femmes, c'est de croire qu'elles doivent faire usage de la coquetterie jusqu'au mariage et l'abandonner ensuite, moi je soutiens que c'est le contraire!

Seulement je ne l'admets qu'autant qu'elle est escortée de la vertu de la femme et de sa tendresse pour son mari. Hors de là, c'est un vice. Souviens-toi, ma chérie, que la vertu familiale est la meilleure de toutes les vertus. Fleur toujours d'une éclatante fraîcheur, elle laisse à travers la vie un parfum de pureté et donne à la vieillisse de la femme une véritable auréole.

Une femme ne sera pas heureuse tant qu'elle n'aura pas l'assurance de plaire à son mari. Elle plaira toujours si elle a le tact fin; si elle conforme sa tenue au goût de son mari, si elle prévoit ce qui peut le flatter dans sa personne. C'est un ruban, un pli de ta robe qui lui semblera plus gracieux, une boucle de tes cheveux qu'il aimera mieux plus frisée... Elle plaira surtout si elle ne prend pas le type et le genre des poupées à la mode, si elle ne copie pas leurs toilettes et leurs allures, car son mari retrouverait en elle les femmes qu'il remarquait et qu'il critiquait à la fois... Mais que vais-je te dire là, une jeune fille est toujours plus savante que son père sur ce chapitre.

Si j'avais des conseils à donner à une femme sur ces mille riens de l'intimité, je lui dirais: soyez sobre de vos caresses, mais n'en soyez pas avare. Mieux vaut les laisser désirer que de les voir mal accueillies.

Quand votre mari vous en prodiguera, qu'il soit bien convaincu de votre plaisir à les recevoir; autrement, il s'en abstiendra, et de là, la froideur, l'indifférence, deux écueils bien dangereux dans le ménage.

Ayez de votre personne un soin excessif; ce point est des plus importants. Le matin le jour, le soir, que votre mise soit de bon goût; la nuit, qu'elle soit des plus soignées, un bout de dentelle ne fait jamais mal sur l'oreiller. Et tu verras, chère enfant, qu'alors la femme devient la maîtresse de la maison, peut faire de son mari le meilleur des hommes ou le plus méprisable des époux.

Je lui dirais encore: surtout ne quittez jamais votre chambre avec une tenue débraillée. Que ces soins de propreté soient pris avec discrétion, à part, mais ne les ralentissez jamais.

Tenez compte des faiblesses humaines, le besoin d'illusion en est une. Enfin, ne vous laissez jamais aller à des habitudes qui causent de la répugnance. En un mot, soyez la femme et l'amie de votre mari. — Songez-y, madame.

Pour toi, chère mignonne, je continue: lève-toi de bonne heure, sois alerte et toujours gaie, la joie du matin se répand sur toute la journée. Cachons autant que possible nos misères, les autres ne doivent voir que ce que nous avons de bien. Ce n'est pas de l'hypocrisie, c'est de la discrétion: que veux-tu, l'homme est ainsi fait; son affect-



Sois toujours gaie, la joie du matin se répand sur toute la journée.



L'ART DE PLAIRE — Une femme plaira toujours si elle conforme sa tenue au goût de son mari. C'est un ruban, une fleur qui lui semblera plus gracieux...

tion est d'autant plus vive que la femme sait lui plaire et par l'esprit et par le corps. C'est le livre du cœur humain, depuis et y compris Adam.

Qu'un air de recherche et de distinction règne toujours dans ton appartement, ton mari s'y plaira mieux et sera plus assidu près de toi.

Distribue avec goût, mets chaque chose à sa place, sans rien exagérer, car la simplicité est de mise en toute chose. Distingue-toi par ton activité et ton exactitude.

Dans les dépenses de maison, fais-toi une règle de conduite. Combine ton petit budget sans parcimonie, sans prodigalité, mais ménage toujours une réserve en réduisant d'abord le superflu.

Fais-toi un plan de service pour la table afin qu'elle soit toujours bonne sans profusion. Ici même, la prévoyance est nécessaire en ce sens que si un ami arrive au moment du repas, il faut que l'on puisse lui offrir de le partager sans retarder et sans mettre tous les gens en quête.

Ce bon ordre ne s'obtient pas sans travail, mais ce sont là les attributions de la femme, et je tiens que ce sont les plus importantes pour la prospérité de la maison.

Peut-être trouveras-tu ce rôle un peu difficile au premier abord, ma chère mignonne. Consacres-y donc ton temps et tes soins; en le remplissant bien, tu assureras le bonheur de ton ménage par l'aisance. Si au contraire tu te négliges, bientôt viendra la gêne; alors, adieu les plaisirs, adieu la tranquillité.

Tous ici-bas, nous sommes le jouet d'un rêve; femme, mari, famille, enfant, chacun se crée un idéal, mais rarement le songe fait place à la réalité.

L'homme n'est-il pas fait pour naître et mourir en famille? La famille est son soutien, si elle a salué par la joie son premier cri, elle doit ses larmes à son dernier soupir, et ses affections sont un des charmes de la vie.

Celui qui les perd ou s'en éloigne, devient bientôt un égoïste et se prépare un isolement funeste. Au contraire, la persévérance dans les relations intimes de la famille ouvre le cœur à tous les sentiments de générosité et de dévouement. Même éloigné d'elle, ne peut-on y rester par la pensée, par le cœur, et regarder l'absence comme un moyen de se revoir avec plus de joie.

D'ailleurs, il est facile de racher cette distance par une correspondance suivie, rendue attrayante grâce à son caractère intime. Rien ne forme mieux le bon sens, l'esprit et le cœur, que cette habitude d'écrire, puisqu'elle nous oblige à un travail d'intelligence.



Point de méfiance, chère mignonne, pas de jalousie: ce sont les vices du foyer, les dangers du ménage.

Il faut donc écrire souvent, et étendre ces relations si bonnes à tous les membres de la famille qui y ont droit, ainsi qu'aux amis. Peut-être le courage va-t-il te manquer pour prendre et conserver cette excellente habitude; prouve-moi que je me trompe.

Une femme qui n'écrit pas, à mon avis, n'est pas à la hauteur de sa position sociale. C'est là qu'elle puisera le bon ton et le savoir-vivre; c'est là qu'elle trouvera souvent l'aliment de la conversation, un choix plus distingué de ses mots, des tournures de phrases qu'il faut avoir en écrivant et qui reviennent dans la conversation.

Dans ce mot "la famille", j'ai compris les subordonnés, et je vais t'expliquer mon idée sur ce sujet. Ceux que leur position privilégiée destine à réclamer les services d'autrui, ont de grands devoirs à remplir vis-à-vis de leurs serviteurs.

Les conditions inférieures de la société, la dépendance servile, sont une offense à la nature et aux lois d'égalité pour lesquelles bon gré, mal gré, nous naissons et nous mourons. Cependant, il faut vivre selon les moeurs, l'usage et les habitudes de son temps, mais si le bon sens nous dit qu'il y a du mal, il faut l'atténuer autant qu'il est possible.

* * *

Tu te dis, j'en suis certain: père me voudrait parfaite; c'est bien difficile. Oui, chère mignonne, je te voudrais ainsi, et je te voudrais surtout heureuse, aimée, joyeuse. Je voudrais que tu passes dans la vie comme ces jolies fleurs aux senteurs exquis qui parfument tout à l'entour, et quand on les emporte, laissent sur le passage un sillage embaumé.

En te voyant ainsi, je partirai sans regret pour le grand inconnu d'où l'on ne revient pas, heureux dans nos derniers jours par la vue séduisante de ton printemps sans nuage, précurseur d'un automne sans frimas et d'un hiver sans larmes.

Dans la société, une femme distinguée peut donner beaucoup de relief à son mari. Si elle a du tact et de l'esprit, elle saura lui laisser les avantages, en s'effaçant un peu. C'est le moyen de se faire admirer davantage.

Celle qui veut dominer, qui rapporte tout à elle, qui veut parler à tort et à travers et haut, devient ridicule, voilà tout, et ce ridicule rejallit sur le mari.

La morgue, la fierté, les manières raides et apprêtées n'ont jamais de succès, et l'on voudra toujours, dans le monde intelligent, de la simplicité, du bon goût, de la déférence envers les autres, de la politesse délicate et sans apprêts. Toutes ces bonnes qualités posent admirablement une femme et lui gagnent les suffrages de chacun.

À mon avis, c'est vrai que je suis de la vieille école, une femme doit seconder son mari en toutes choses, multiplier ses efforts pour le soutenir et l'encourager, mais il ne faut pas qu'elle le devance.

La femme jouit autant que le mari de la considération qui s'attache à son nom, surtout quand elle y a contribué.

Elle doit donc y travailler toujours, en s'emparant de la meilleure position qu'elle puisse ambitionner. Pour cela, il faut t'accoutumer, sans qu'il soit nécessaire d'aller dans le monde où l'on s'ennuie, à une conversation sérieuse et sensée: mets-toi donc, dès les premiers mois de ton mariage, en mesure de la soutenir ou de l'engager avec tact et simplicité, selon les parterres qui te seront donnés.

Tu sais combien je t'ai recommandé déjà de

ne jamais parler de toi, c'est une des choses qu'il faut toujours attendre des autres; au contraire, parle beaucoup des autres et toujours à leur avantage, c'est le meilleur moyen de te faire des amis.

Souvent on critique; c'est le plaisir de beaucoup, alors tâche de détourner la conversation, et si elle menace de s'éteindre, un peu d'opposition ne nuit pas pour la ranimer, mais que ce soit sans entêtement, sans aigreur, sans brusquerie.

* * *

Me voilà, chère mignonne, au point délicat de mon petit sermon; bientôt tu comprendras mieux combien même un père a de l'embarras, quand il s'agit de toucher à ce coin mystérieux du coeur où se cache l'amour et qui, comme une sensitive, se referme et s'étiole au souffle plus accentué de la brise. Pourtant, il me faut te donner là encore quelques conseils, et je vais te les dire en peu de mots.



.. Sois au besoin la secrétaire de ton mari.

Vous êtes jolie, mademoiselle; aussi, quand tu seras mariée, les papillons ne manqueront pas de venir voltiger autour de tes vingt ans. Redoute leurs compliments et leurs flatteries, c'est toujours un moyen de masquer leur piège. Aujourd'hui comme hier, hier comme demain, les femmes étourdies ou vaniteuses s'y laisseront toujours prendre.

En société, chez toi ou ailleurs, il faut que tes égards se partagent. N'affecte aucune préférence marquée, réserve cela pour l'intimité, car vis-à-vis des hommes il faut s'observer constamment, sans y mettre de gêne ou de raideur. On trouve partout de la méchanceté, partout des mauvaises langues qui interprèteraient contre toi la plus innocente de tes attentions pour un autre.

Quant à ton mari, ne t'en préoccupe pas dans le monde, laisse-lui toutes ses aises, toute sa liberté, et s'il s'émanipe un peu, n'aie pas l'air de t'en apercevoir; on rirait de toi. Seulement, au retour, fais ton sourire plus câlin, ton regard plus doux, ton baiser plus long. Montre-lui que

tu possèdes à la perfection tout ce qu'il croyait trouver chez une autre; comme un soldat, mets-toi sous les armes. L'amour, c'est le champ de bataille de la femme, et sois bien persuadée qu'une chaîne de fleurs est plus difficile à briser que des mailles d'acier.

Cela ne t'empêche pas de chercher à plaire au dehors; la bonne tenue d'une femme, sa bonne réputation, ses succès dans le monde, voilà le bonheur et l'orgueil du mari.

Donne-lui donc cette grande satisfaction. Rien n'est plus facile pour toi, qui as reçu une bonne éducation et qui peux joindre à des manières distinguées le tact des convenances.

Allons, j'ai fini, ma chérie, embrasse-moi et cache dans ton corsage ce papier, sur lequel j'ai mis pour toi les conseils de ton meilleur ami, de ton père. Ils te sont donnés dans le secret et à nous deux, fais-en ton profit comme s'ils venaient de toi, je n'ai pas l'amour-propre d'auteur.

LES CONSEILS DU CHIMISTE

Le bicarbonate de soude dans l'eau de toilette est une bonne chose. Cela adoucit et nettoie la peau. A cause de cela, c'est aussi favorable à la disparition des points noirs; mais il se peut que cela ne suffise pas pour les faire partir.

— Certaines jeunes filles croient, par des flagellations de la face, pouvoir faire diminuer la grosseur de leur nez. Elles ne pourront amoindrir le cartilage qui donne la forme... — Il vaudrait mieux les voir avides de s'instruire, de se rendre aimables et séduisantes, que préoccupées de pareil souci. Quand donc comprendront-elles qu'une femme est aimée surtout pour son charme et rarement pour sa beauté?...

Il est regrettable de voir qu'on prenne si au sérieux un léger défaut physique. Certainement, celles. — et "ceux" — qui sont favorisés par la nature, ont raison d'être contents. Mais comme il est impossible de posséder "tous" les traits, ne songeons pas à tel d'entre eux qui nous manque, surtout si nous voulons reconnaître que Vénus a plus d'admirateurs que d'amis.

— D'autres jeunes filles se lamentent de leur excès de "fraîcheur"... Peut-être, en effet, les roses de leurs joues tournent-elles, d'après leur propre aveu, à la pivoine, en hiver?... Qu'elles se consolent en se disant que cela pâliera avec leur jeunesse, hélas!

— à moins qu'au contraire leur tempérament soit sanguin et accentue cette coloration. Alors, jamais de viande rouge, ni de gibier; peu de poisson; beaucoup de lait sous toutes les formes, et un peu de bicarbonate de soude aux repas, soit dans une cuillerée de potage, soit dans un peu d'eau, ou préparé en "cachets". Bien entendu, ablutions à l'eau très chaude; et en hiver user au moment de sortir d'un rien de glycérine allongée d'eau ou d'alcool, bien étendue, bien fondue dans la peau, et d'un nuage "invisible" de poudre d'amidon rosée, très pure. — Eviter les parfums, les conversations trop animées. S'efforcer d'être calme. Et surtout ne pas s'imaginer que "tout le monde vous regarde"... Cela fait rougir davantage; et puis ce n'est pas exact...

Rappelons-nous l'anecdote de la jeune fille qui passait dans la rue, toute confuse et les yeux baissés, parce qu'elle entendait murmurer sur ses pas: "Qu'elle est fraîche!... Qu'elle est jolie!..." On parlait d'une rose qu'elle avait à son corsage, — la première de la saison. Combien de fois, nous croyons qu'on nous admire ou qu'on nous critique alors que nul ne s'occupe de nous.

PAGE DE SAINT NICOLAS

MADemoiselle RIRI

Une fillette entre sur la pointe des pieds, et, mettant un doigt sur les lèvres :

—Chut! fait-elle à mi-voix. Elle dort... Je l'ai couchée dans son petit lit; ses yeux se sont fermés, et je suis sortie doucement, bien doucement, pour ne pas l'éveiller.

(Soudain elle tend l'oreille, et s'adressant au public, avec anxiété.) Ne l'avez-vous point entendue tousser?... Non, c'est un meuble qui a craqué... Mon Dieu! que je suis inquiète! Riri est malade; très malade! Ce matin, à déjeuner, elle n'a pas voulu manger, et depuis bientôt trois jours, elle s'obstine à ne plus rien dire.

J'ai beau la prier, la supplier, lui promettre mille gâteries... ou des châtimens exemplaires... rien n'y fait.

(Soupirant.) Décidément, il faudra en arriver aux grands moyens, et faire venir le... marchand qui l'a vendue.

(Avec étonnement.) Comment, vous n'aviez pas compris que je parlais de ma poupée, mademoiselle Riri, qui ferme les yeux, remue les lèvres, et dit "papa" et "maman"... quand elle est bien disposée!

Voulez-vous, pendant qu'elle repose, que je vous raconte son histoire?

J'étais encore une petite fille. (Après un moment d'arrêt.) Bien sûr. (Avec négligence.) Je n'avais que dix ans. (Faisant comme si on l'avait interrogée.) Maintenant? (Se rengorgeant.) J'en ai douze...

Donc, le jour du dixième anniversaire de ma naissance, maman me permit, ainsi qu'elle me l'avait souvent promis d'ailleurs, de briser la tirelire où je mettais toutes mes petites économies. Avec la somme ainsi amassée, je devais acheter une poupée que j'enviais depuis longtemps, et que je pouvais voir, de nos fenêtres, dans la vitrine d'un magasin situé en face de notre maison.

Comme je comptais ma fortune, une dame de nos voisines entra dans le salon où nous nous trouvions, maman et moi. Elle venait demander à ma maman de participer à une collecte qu'elle faisait pour venir en aide à une petite orpheline.

J'écoutai attentivement la visiteuse, et quand elle eut terminé avec maman :

—Pensez-vous, madame, lui dis-je, qu'une jolie poupée ferait plaisir à votre protégée?

—Mon enfant, me répondit la dame, je crois bien qu'elle préférerait une robe bien chaude.

Cela m'étonna un peu qu'on pût mieux aimer une robe qu'une poupée... (Avec un petit air important, sans exagération cependant.) Je ne savais pas, alors... Je repris, néanmoins :

—Combien coûterait cette robe?

—Quinze, vingt francs, que sais-je?

Vingt francs! C'était justement la somme que je possédais. J'hésitai un instant. Là-bas, de l'autre côté de la rue, la poupée semblait me dire: "Eh bien, qu'attends-tu pour m'acheter?"

Ce que j'attends, mademoiselle, répondis-je... mentalement, c'est qu'il y a près d'ici une pau-

vre enfant qui a besoin d'un chaud vêtement et que je puis encore me passer de vous... (Avec un léger soupir.) Quoique vous soyez bien belle!

Et aussitôt, pour ne plus avoir à y songer, je remis tout mon argent à notre voisine.

Ma chère maman me récompensa d'un tendre baiser; la bonne dame me fit une caresse affectueuse et... le lendemain, en m'éveillant, je vis, assise sur la table de ma chambre, la poupée d'en face qui me souriait.

Je sautai aussitôt en bas de mon lit, pour venir admirer de plus près cette merveilleuse poupée, et je m'aperçus, avec surprise, qu'elle tenait un billet dans sa petite main.

Je le pris, je l'ouvris et je lus ces quelques mots: "Sois toujours charitable."

(Elle s'arrête et écoute.) Il me semble que



Un bon feu, de la soupe chaude pour papa qui va rentrer.

mademoiselle Riri a remué... Chut! faites silence, je vais voir.

(Elle se dirige doucement vers la sortie et se retire, comme elle était venue, à petits pas et un doigt sur les lèvres.)

LE PETIT ROI

J'apparais! Soudain tout rayonne.
Bonjour à tous! Saluez-moi.
Sans avoir sceptre ni couronne,
Je suis, partout, un petit roi.

Un beau petit roi qu'on admire,
Que les grands peuvent jalouser:
Je combats avec un sourire
Et sais vaincre avec un baiser.

Etant si doux et pacifique
Mon règne durera longtemps,
Car j'aime autant la république
Que j'aime les fleurs du printemps.

Ma bourse est, hélas! bien pauvre ;
Mais que ferais-je d'un trésor?
J'ai pour écrin et pour cassette
Mon cœur rempli de rêves d'or.

Plus que riche avec rien, je passe
A la fois humble et triomphant;
Les poètes chantent ma grâce:
Je suis Sa Majesté l'Enfant!

JEAN BARANCY.

BONTÉ

La bonté envers les animaux, ces humbles compagnons de notre vie, que les Anglais appellent si justement "our dumb friends"—nos amis muets,—décèle toujours une âme tendre et généreuse.

Donner à ceux de qui l'on n'a rien à attendre, avoir de menues attentions pour un pauvre animal qui ne saura pas même discerner celui qui le secourt, c'est "être bon pour être bon", l'un des plus beaux apanages de l'âme humaine.

Voici, en ce genre, un charmant exemple, absolument authentique.

Un jeune officier de marine se promenait dans la campagne avec ses soeurs. La course avait été longue; pour se reposer, on s'était assis sur un talus de gazon, et on avait partagé un frugal goûter.

—Que fais-tu donc là? dit une des jeunes filles, en voyant son frère émietter sur l'herbe le reste de son pain et briser la croûte en tout petits morceaux.

Je laisse à manger aux oiseaux.

—Mais pourquoi te donnes-tu tant de peine?

—Parce qu'ils ne sont pas assez forts pour emporter de gros morceaux, ni pour casser les croûtes avec leur petit bec, et je leur épargne la besogne...

Celui qui pensait ainsi à soulager une petite créature ailée venait de traverser une terrible guerre où il avait fait vaillamment son devoir et vu la mort de près plus d'une fois, pour les autres et pour lui; mais il est des natures que rien n'endurcit, et la sienne avait gardé cette fleur de bonté, grâce suprême d'un noble caractère.

L'ESPRIT DES ENFANTS

L'enfant gâté.

—Combien de fois ne t'ai-je pas dit de faire moins de bruit, mon petit Charlot?

—Sept fois, maman.

* * *

—Papa, je sais ce que j'achèterai pour ta fête.

—Quoi donc, ma chérie?

—Une belle pipe en écume.

—Mais j'en ai déjà une.

—Non, je viens de la casser.

* * *

Un professeur de rhétorique lisait à ses élèves l'oraison funèbre de Turenne par Fléchier. Un écolier, qui en avait senti toutes les beautés, dit malignement à son camarade :

—Quand pourras-tu en faire autant?

—Quand tu seras Turenne, répondit l'autre.

* * *

Une fillette de trois ans raconte à son papa un accident survenu, au cours d'une soirée, à l'une de ses petites amies.

—Figure-toi, papa, qu'elle tombe à la renverse et que toutes les autres, en la voyant, se mettent à rire.

—Et pourquoi n'as-tu pas ri toi-même?

—Dame!... parce que... c'est moi qui m'étais flanquée par terre!



HISTOIRES DE RIRE

LES PETITES MAINS

M. Courtin, négociant à Caen, a marié sa fille aînée, à Paris, avec le gentilhomme Georges de Vatinelli, qui, la grosse dot une fois touchée, s'est résolu à ne pas faire oeuvre de ses dix doigts. Et Courtin, indigné, arrive semoncer son gendre.

COURTIN. — J'arrive de Caen et j'apprends que vous vous levez à dix heures, que vous allez voir des expositions de camélias, que vous vous promenez sur le boulevard avec un cure-dents... et un cigare à la bouche.

VATINELLI. — C'est exagéré! L'un me gênerait pour fumer l'autre.

COURTIN, se levant. — Enfin! vous ne faites rien, absolument rien!

VATINELLI, se levant. — Beau-père, je vous jure que ce n'est pas ma faute.

COURTIN. — C'est honteux!

VATINELLI. — Permettez!

COURTIN. — Passer sa vie dans l'oisiveté, dans la paresse! un gros garçon, fort et robuste comme vous l'êtes!

VATINELLI. — Pardon! j'ai des crampes d'estomac!

COURTIN. — Vous mangez trop. Vous ne faites pas assez d'exercice.

VATINELLI. — Pourtant... Vous ne prétendez pas me faire labourer la terre!

COURTIN. — Il n'est pas question de labourer la terre! Mais il y a le commerce, l'industrie; on remue ses capitaux!

VATINELLI. — Oh! mes capitaux, c'est autre chose, ils travaillent, eux! Je commande une raffinerie. Ils font du sucre, mes capitaux!

COURTIN. — Eh bien! et vous?

VATINELLI. — Moi?... je le mange!

COURTIN. — Ce n'est pas fatigant.

VATINELLI. — Dame! si personne ne le mangeait, à quoi servirait d'en fabriquer?... Le consommateur est un travailleur...

COURTIN. — Un travailleur... de la mâchoire!

VATINELLI. — Que voulez-vous? Moi, j'ai horreur des entreprises, des spéculations. Je n'estime la Bourse qu'on point de l'art, comme monument...

COURTIN. — Soit! tout le monde n'a pas l'intelligence des affaires, mais alors, quand on

n'est pas doué, quand on n'a pas d'idées... eh bien! on demande une place.

VATINELLI. — Une place? à qui?

COURTIN. — Parbleu! au gouvernement!

VATINELLI. — Ah! je vous attendais là, beau-père. Ah ça! Est-ce que vous prenez le gouvernement pour un bureau de placement?

COURTIN. — Non, mais avec vos relations, rien n'est plus facile!

Mais moi, moi qui vous parle, quand je serai vieux, fatigué, usé, quand je ne pourrai plus faire d'affaires... je demanderai quelque chose pour me reposer: j'entrerai dans l'administration.

VATINELLI. — Comme on entre aux Invalides! Avouez, beau-père, que c'est une étrange manie que celle de notre époque! Et j'en enragerais, si je ne préférais en rire. Aujourd'hui, chaque Français vacciné croit avoir droit à une place; encore un peu, on priera le gouvernement de distribuer des numéros d'ordre à messieurs

laborieux et capable des appointements dont je n'ai pas besoin. Vous voyez que tout le monde y perdrait.

COURTIN. — Dites tout de suite que vous ne voulez rien faire!

VATINELLI. — J'ai sur le travail une petite théorie à moi.

COURTIN. — Pourrait-on la connaître, sans discrétion?

VATINELLI, s'asseyant. — Volontiers, beau-père!

Pourquoi travaillerait-on dans ce monde? Pour gagner de la fortune apparemment... Et pourquoi veut-on gagner de la fortune? Pour en jouir et se reposer... J'ai la fortune, vous me l'avez donnée... Bien plus, j'ai le bonheur, je suis content de mon sort, je ne demande rien. Pourquoi voulez-vous que je travaille? Pour faire eux pauvres une concurrence inégale? ou pour me ruiner?... Ce qui serait encore plus bête!... Tenez, vous allez crier au paradoxe! mais je trouve, moi, que dans une société bien entendue, l'apport du riche c'est le luxe, l'amour des belles choses, l'oisiveté magnifique et intelligente!

COURTIN, révolté, se levant. — L'oisiveté! mais c'est horrible, c'est révoltant! c'est le renversement de l'édifice social!... c'est... c'est stu-

pide!!! Est-ce que la nature n'a pas donné deux mains à chaque homme? C'est pour travailler!

VATINELLI. — Pardon! il y a des nuances, beau-père... Elle a donné aux uns des grosses mains.

COURTIN. — Est-ce pour moi que vous dites cela?

VATINELLI. — Oh! beau-père! (Regardant les mains de Courtin!) Tiens! c'est vrai; elles sont vigoureuses, vos mains! Quel bel argument! Mais tout le monde n'est pas aussi généreusement partagé... aux autres elle en a donné de petites.

COURTIN. — Eh bien! après?

VATINELLI. — C'est une révélation de la Providence qui a dit à celui-ci: "Toi, tu seras maçon... ou casseur de pierres... toi, tu seras artiste, penseur, flâneur... ou rentier!"

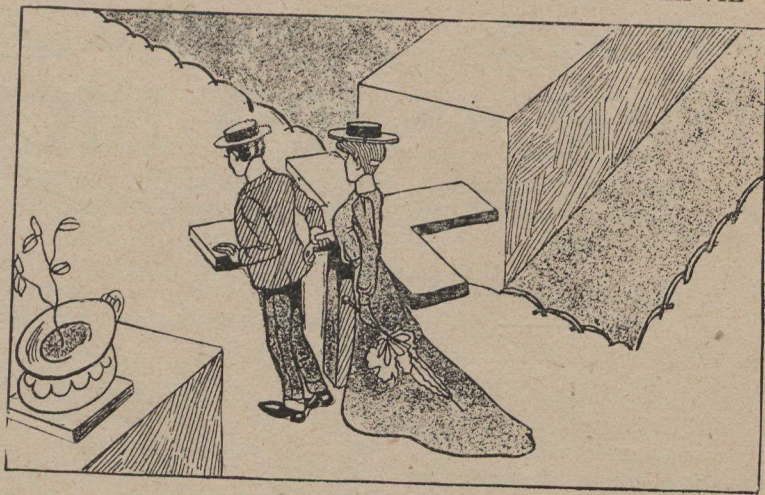
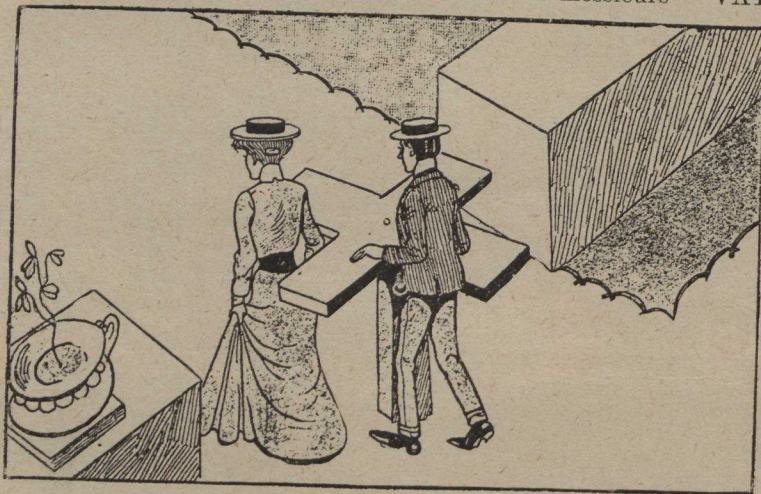
COURTIN, exaspéré. — Des petites mains! Tenez, voulez-vous que je vous dise mon opinion sur votre théorie?... Vous n'êtes qu'un fainéant!

VATINELLI. — Il y a eu des rois fainéants... petites mains!

COURTIN. — Vous m'ennuyez avec vos petites mains! Ce que je vois de plus clair dans tout ceci, c'est que vous vous êtes fourré dans la dot d'une fille comme un rat dans un fourrage.

VATINELLI, sérieusement. — Monsieur Courtin, je crois avoir fait preuve d'un bon caractère, mais il est des expressions qu'un homme de coeur ne peut entendre deux fois; je vous prie de ne pas l'oublier, monsieur Courtin.

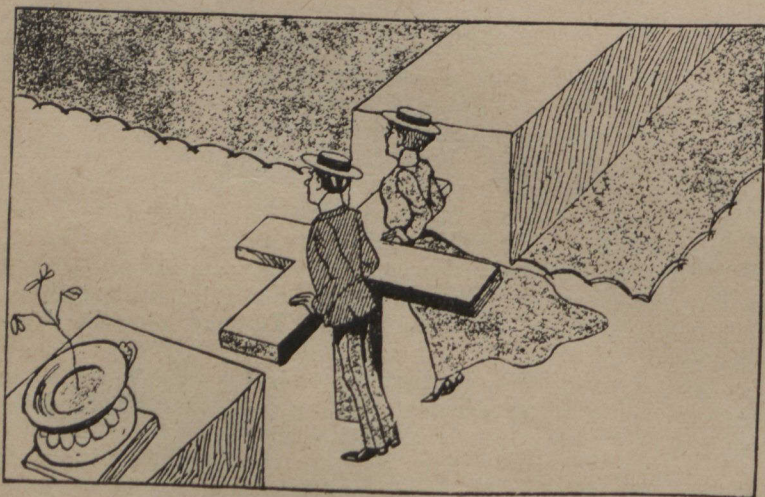
COMMENT ON PASSE DANS LE TOURNIQUET DE LA VIE

I
Lune de miel.II
Lune grise.

les nouveau-nés. Toi, petit, tu restes dans la diplomatie... tu as la vue basse... Celui-ci sera marqué pour la marine. Cet autre pour les finances, côté des contributions directes. Tout le monde aura son bureau, sa petite table, son encrier et sa plume derrière l'oreille. Joli petit peuple! Tout cela grouillera, griffonnera et émargera! Qui veut des places? Prenez vos billets! Et à ces administrateurs, que manquera-t-il? Des administrés! Mais on en fera venir de l'étranger, en payant le port.

COURTIN. — Vous faites de l'esprit.

VATINELLI. — Beau-père, on fait ce qu'on peut... Mais ce qui est certain, c'est que je ne demanderai jamais de place, et cela pour deux motifs: le premier, c'est que, n'ayant pas fait d'études spéciales, je remplirais fort mal ma place... le second, c'est que, la remplissant fort mal, j'occuperais la position d'un autre qui la remplirait peut-être fort bien. Je ferais tort au gouvernement d'une part, et, de l'autre, je volerais à un employé

III
Lune rousse

COURTIN. — Ah! ça m'est bien égal!
(Entre Mlle Anna Courtin avec sa soeur Mme de Vatinelli.)

COURTIN, court à Anna. — Toi, tu peux être tranquille! Je ne te marierai qu'à un homme qui fera quelque chose, à un commerçant!... Et il aura de grosses mains, celui-là, j'en fais le serment!

EUGENE LABICHE.

ACCIDENT DE CHASSE

Lacaissade serait un grand chasseur devant l'Eternel tout come Nemrod, s'il n'avait la vue extrêmement basse, mais le malheureux est si myope qu'à la chasse il est obligé de se servir d'une jumelle.

Voici sa dernière aventure racontée par lui-même:

— J'étais dans un champ de pommes de terre, té! mon chien tomba en arrêt: je braque ma jumelle; à deux pas de mon chien était un lièvre, tranquillement assis sur son derrière... Naturellement, je fais feu... et je tue mon pourceau Tom.

— Diable! dit un auditeur. Et le lièvre?

— Eh! bagasse! Le lièvre... il m'a rapporté mon chien.

EXPLICATION MAL CHOISIE

De Plagousset en était arrivé à un point très critique. Tous ses bijoux, ses meubles, jusqu'à ses vêtements et son linge, avaient émigré au Mont-de-Piété. A ce moment la fortune eut pitié de lui. Le riche banquier Aussac lui accorda la main de sa fille avec une dot respectable.

Le premier soin de Plagousset, après son mariage, fut de retirer de chez "ma tante" une malle pleine de vêtements qui y avait fait un séjour prolongé.

La jeune Mme de Plagousset, à son retour du voyage de noces, trouva la malle et l'ouvrit en présence de son mari.

Elle en sortit d'abord un pardessus. Son attention fut aussitôt attirée par une étiquette épinglée dessus. C'était l'étiquette du Mont-de-Piété qu'on avait omis de retirer.

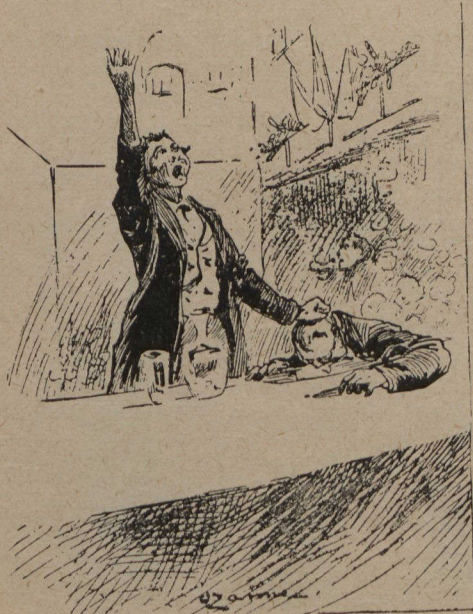
— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda-t-elle.

— Ca! fit de Plagousset, embarrassé, c'est... c'est le numéro du vestiaire du dernier bal chez les de la Huppe, on a oublié de l'ôter.

La jeune femme se contenta aisément de cette réponse et continua à déballer.

Tout à coup, elle s'arrêta comme pétrifiée d'étonnement. Et, montrant à son mari un gilet de flanelle qui portait, lui aussi, la fatale étiquette.

— Tu as donc laissé également ton gilet de flanelle au vestiaire chez les de la Huppe? demanda-t-elle.



L'art et la manière d'asseoir d'un seul coup sa conviction... et son contradicteur.

LES LARMES DU POCHARD



— Comment qu'y fait pour pleurer de l'eau, lui qui ne boit jamais que du vin!

QUAND MONSIEUR AMPERE VOULAIT DINER

Le grand mathématicien Ampère avait un domestique — Scapin de la mauvaise espèce — qui réussit à lui faire croire pendant une semaine qu'il avait mangé du poulet.

— Eh bien? et cette volaille? demandait le maître en se mettant à table pour déjeuner.

— Monsieur l'a finie hier, répondait le valet.

— Vraiment!... Alors veillez à m'en servir une pour demain. C'est égal, voici qui est singulier, murmurait le savant.

— Monsieur sera obéi.

Et le lendemain la comédie recommençait avec un égal succès.

— Un autre jour, les amis d'Ampère le taquinaient sur la faiblesse qu'il montrait dans ses affaires domestiques.

— Tu n'es pas maître chez toi! firent-ils en conclusion.

— Ah! s'écria Ampère furieux. Eh! vous allez voir!

Il se précipita vers la porte en appelant à grands cris sa cuisinière.

— Qu'on me serve mon dîner, hurla-t-il aussitôt qu'il aperçut le cordon bleu.

— Mais monsieur, il n'est que deux heures... mon pot-au-feu n'est pas...

— Vous m'avez entendu?... "Je...veux...dîner. Servez-moi immédiatement..."

Ampère, ce jour-là dut trouver le bouillon un peu fade, mais il avait été maître chez lui.

DANS UN SALON

Mlle L... est fort jolie, mais elle est sans dot.
— Je ne la marierai jamais, géignait la mère. La maîtresse de la maison, voulant la consoler:

— Ses yeux lui tiendront lieu de fortune.
— Je ne l'espère point.

— Tenez, voyez l'empressement de M. Ernest... Il l'aime certainement et l'épousera... Voyez comme il lui offre le bras.

La mère, soupirant:

— Le bras, oui, mais pas la main!

REFLEXION DE CALINO:

"Sont-ils bêtes, ces gens qui donnent une lettre à un commissionnaire! Ils se figurent qu'il la porte; il ne la porte jamais. Moi, quand je veux être sûr, "je vais toujours avec le commissionnaire."

L'oncle. — Quel âge as-tu, Lucien?
Lucien. — Treize ans à la maison, quatorze à l'école et onze sur les chars.

UN PROVERBE

On causait après dîner.

— Certains proverbes, dit un jeune homme, sont vraiment absurdes. Pour moi, j'avoue ne rien comprendre à celui qui affirme que le silence est d'or.

— Jeune homme, dit un homme à l'air grave, faites comme moi, prenez femme, ayez trois enfants entre quatre et sept ans; ayez, de plus, un perroquet et un phonographe... et vous comprendrez toute la valeur du proverbe en question.

REFLEXIONS D'UN VIEUX FARCEUR

Il est plus facile de mourir d'accord avec sa conscience que de vivre en paix avec sa concierge.

* * *

Contrairement à la vaisselle, un affront s'es-suie avant de se laver.

* * *

Dépeindre un tableau ne consiste pas à lui retirer ses couleurs.

* * *

L'argent file vite, c'est pour cela qu'on le nomme monnaie courante.

* * *

Pourquoi prête-t-on simplement un serment alors qu'on donne sa parole?

* * *

Si vous voulez que votre ennemi morde la poussière, ne lui cassez pas la mâchoire.

M. Combes continue ses petits travaux. Quand il aura supprimé complètement les congrégations, on lui prête le projet d'interdire tout ce qui de près ou de loin rappellerait la religion. On changera le nom de toutes les villes où se trouve un nom de saint. Et aussi celui des gens. On ne saura plus comment s'appeler. Cela nous remet en mémoire l'anecdote du temps révolutionnaire. On amène un suspect au tribunal:

Votre nom, demande le juge.

— Comte de Saint-Cyr.

— Il n'y a plus de comtes.

— De Saint-Cyr, alors.

— Il n'y a plus de de.

— Saint-Cyr.

— Il n'y a plus de Saint.

— Cyr.

— Il n'y a plus de sire.

— Alors, appelez-moi comme vous voudrez. Je m'en f....



— Est-ce que vous croyez aux revenants, docteur?

— Non, mille fois non! Sans cela, vous pensez bien que j'aurais vite fait de changer de profession!

Récréation en Famille

JEUX DE SALON

LE SECRETAIRE. — Le directeur du jeu distribue à chacun des joueurs une feuille de papier ployée en deux; chaque joueur inscrit son nom en tête de sa feuille et la remet au secrétaire. Celui-ci mêle les feuilles et les distribue à chacun des joueurs, qui doivent avoir la discrétion de ne montrer à personne le nom qui est en tête de leur feuille. Chacun s'installe commodément et remplit sa feuille en écrivant ce qu'il pense de celui ou de celle dont la feuille lui est échue. Ceci fait, le secrétaire lit chaque feuille à haute voix, et personne n'a le droit de s'approcher pour reconnaître, à l'écriture, quel est l'auteur de l'écrit.

Toute allusion peu délicate est proscrite; les appréciateurs doivent toujours rester galants, amusants et de bonne compagnie. Après lecture, les feuilles sont mises au feu. Un gage est la punition du joueur qui aura manqué de réserve. Ce jeu peut prendre une forme différente pleine de gaieté et très plaisante, en procédant comme suit :

Un joueur, que l'on a chargé de ce rôle, prend autant de feuilles de papier qu'il y a de joueurs dans la société; il inscrit en tête de chaque feuille le nom de famille de chacun des joueurs, puis il ploie deux fois, de manière à cacher ce nom: au-dessous de ces plis il inscrit ensuite le nom de chacune des dames présentes, et fait encore deux plis à la feuille.

Ces feuilles, jetées dans une corbeille et bien mélangées, sont reprises au hasard par chacun des joueurs, qui doivent écrire au-dessous du dernier pli: Se sont rencontrés: (M. X... et Mme X...) et chacun indique, selon son bon plaisir, un lieu de rendez-vous quelconque.

PETITS TRAVAUX DU FOYE

POUR FAIRE UN PANORAMA MOUVANT

La figure 1 vous représente la "scène" vue du salon où se trouvent les spectateurs. La partie centrale A B C D ressemble assez bien à une très grande chambre noire d'appareil photographique, ouverte à ses deux extrémités, l'ouverture du fond C D devant être au moins d'un tiers plus petite que celle du premier plan A B. La distance entre l'ouverture A B et l'ouverture C D ne dépassera pas 30 à 40 centimètres, et la toile formant soufflet dans les chambres noires des photographes sera ici remplacée par de fort carton goudronné qui donnera plus de solidité à cette sorte de galerie, allant en se rétrécissant de A B en C D. Quant au cadre E F qui entoure cette partie centrale, on peut le faire aisément avec de l'étoffe foncée, que l'on clouera sur de solides baguettes formant un rectangle.

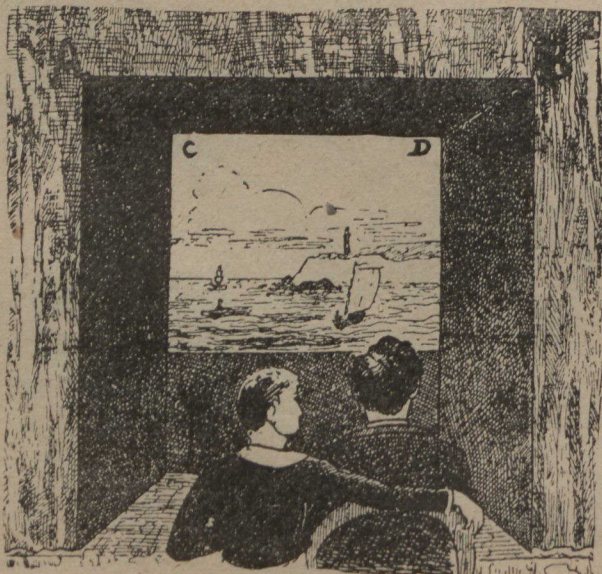


FIG. 1.

Ceci fait, on jette ces feuilles à la corbeille et on mélange bien le tout.

Chaque joueur reprend une feuille au hasard et écrit à la suite des plis: "M. X... a dit à Mme X..." — et il écrit une histoire plaisante ou malicieuse. — On mêle de nouveau, et à la reprise, on écrit — "Mme X... a répondu..." — enfin: — Il en est résulté... — Et chacun, bien entendu, continue l'histoire qu'il a eu d'essein d'inscrire.

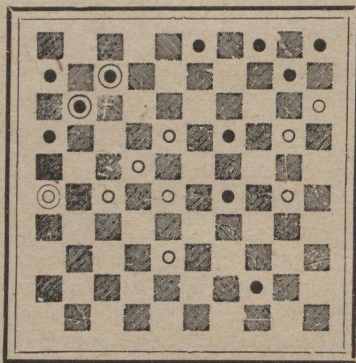
Tout est terminé; le maître du jeu prend à tour de rôle chaque feuille, et lit à haute voix ce qui a été écrit, au grand plaisir de la réunion, dont les rires sont provoqués par l'imprévu et les quiproquos burlesques qui résultent de ces narrations si diversifiées par la part de malice que chaque joueur y a mis.

COMBLE

Quel est le comble de l'imprudence, pour un flâneur, la canne à la main, surpris par une averse ?

PROBLEME DE DAMES FRANÇAIS

Noirs, 11 pièces.



Blancs, 9 pièces.

Les Blancs jouent et gagnent.

ment avec de l'étoffe foncée, que l'on clouera sur de solides baguettes formant un rectangle.

La figure 2 représente le tambour qui en tournant, fera se dérouler la vue panoramique visible par l'ouverture C D de la figure 1. Ce tambour se compose d'un disque A soutenu au-dessus d'un second disque B par des colonnettes de bois. Le pivot E autour duquel tournent les deux disques A et B est fixé solidement au centre d'un troisième disque C, et des roulettes B B, faites sur le modèle de celle indiquée par la figure 3, permettent au tambour A B de tourner aisément sur le pivot dont on vient de parler. Dès lors, rien n'est plus facile que d'enrouler des bandes panoramiques sur le tambour que l'on approchera de l'ouverture C D de la figure 1, et à mesure que le tambour tournera, les bandes en se déroulant donneront aux jeunes spectateurs l'illusion d'une flotte ou d'un régiment qui s'avance.

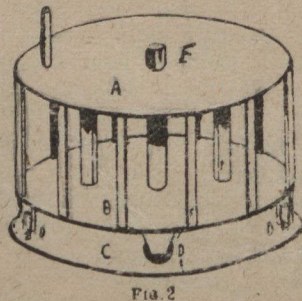


FIG. 2.

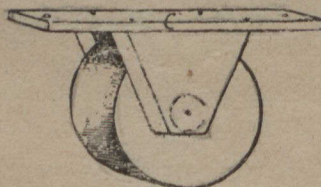


FIG. 3.

DEVINETTE



Cherchez les deux gardes forestiers.

PROBLEME CHIFFRE

31245 — 056 — 71 — Y4770 — V8 — X9VV0
— 98 — 79W — 3086 — 70 — X408Z — 50 —
315502 — V0 — H9WK082.

COQUILLES AMUSANTES

1. — Les rois outragés se vengent durement.
2. — La ruse a été flouée à la poste.
3. — Il doit l'eau du lac.
4. — Le goût de l'oseille lasse.

REBUS GRAPHIQUE

Pierre	C non DA S T E G I E	1 si près
la		pleurait

ENIGME

Bien que, mon cher lecteur, très courte soit ma
Elle est faite de pleurs; [vie,
Un rayon de soleil au monde m'a ravie,
Je brille, et puis je meurs,

ARITHMETIQUE AMUSANTE

Louis et Jean sont dans un atelier,
Travaillant chaque jour ensemble.
Le patron s'en vient les payer:
"Douze jours pour Louis, il me semble,
Et pour Jean, neuf jours; cela fait
Cent cinquante francs, si mon compte
Ainsi que moi vous satisfait.
—Très bien." Et le patron remonte.
Plus tard, m'étant retrouvé là,
De nouveau, le soir de balance,
J'entends: "Sept jours à Louis, voilà;
Onze à Jean; cela fait, je pense,
Cent vingt-deux francs exactement."
Lecteur, moi je cherche, intriguée,
Ce que chacun gagnait vraiment
Pendant le cours d'une journée.

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 89

Charade. — Pec-cable.
Problème. — De 768 manières.
Enigme. — Amour.
Métagramme. — Nix: Neige. — Nox. — Nuit.
— Nux: Noix.

TERREUR JUSTIFIEE

—Ainsi, votre dernier patron était cultivateur, et vous l'avez quitté à cause de la nourriture. De quoi aviez-vous à vous plaindre?
 —Voilà, monsieur; quand un boeuf venait à mourir, nous le mangions, et c'était tous les jours du boeuf, et encore du boeuf; quand c'était un cochon, c'était du porc, et du porc, et encore du porc; mais, un jour, la belle-mère du patron est morte, alors je me suis sauvé!

ENTRE BOURSIERS

Deux boursiers causent entre eux sous le péristyle de la Bourse:
 —Est-il vrai que vous allez vous associer avec le jeune X... ? dit l'un d'eux.
 —Oui.
 —Vous apportez beaucoup dans cette affaire?
 —Mon Dieu, je n'y apporte que mon expérience. C'est le jeune X... qui fournit le capital. Notre association durera trois ans. Alors X... aura mon expérience et moi, j'aurai son capital!

UN DOMESTIQUE BIEN STYLE

Joseph est un valet de chambre modèle. Nul de ses collègues n'a autant que lui le respect de ses attributions et de ses obligations. L'autre jour, sa maîtresse, qui devait aller à une réception quelconque, et à qui la "bonne faiseuse" avait manqué de parole pour la livraison d'une toilette, lui dit:
 —Vous allez courir chez ma couturière et me rapporterez immédiatement la robe que j'attends. Elle sait de quoi il est question. Comme il pleut à verse, vous prendrez mon coupé à l'aller et au retour.
 Trois quarts d'heure après, il reparait, ruisselant, tenant précieusement sur ses bras une loque informe, spongieuse, lamentable, horrible. A cette vue, sa maîtresse pousse un cri d'effroi.

C'est à peine si elle peut balbutier:
 —Qu'est-ce que c'est que ça? Qu'est-ce...
 —La robe de Madame.
 —Mais... Mais... Vous n'avez donc pas pris la voiture?
 —Si, madame.
 —Oh! bien, alors?
 —Eh! je connais mon devoir. Je ne me serais pas permis d'entrer à l'intérieur. Je suis monté sur le siège, à côté du cocher.

UN RECEL DIFFICILE



—Il paraît, jeune homme, que dans une bousculade, vous avez pris la taille de madame?
 —Je jure que c'est faux, m'sieu le commissaire, d'ailleurs, faites-moi fouiller!



LES INONDATIONS DE VENISE — La place Saint-Marc envahie par les eaux.

A la suite d'une crue qui ne s'était pas produite depuis environ trente années, les eaux de la lagune ont envahi les parties basses de la ville, et la place Saint-Marc, qui est le rendez-vous favori des Vénitiens, a été changée, durant quelques jours, en un lac où les embarcations conduisaient les promeneurs. Voici un nouvel aspect de la ville des Doges, qu'on a trouvé

curieux de fixer par une gravure, car il offre un motif extrêmement pittoresque et très rare à la fois. Nul doute que ceux des nôtres qui ont visité la reine de l'Adriatique verront avec plaisir la gravure que nous offrons aujourd'hui à leurs regards. Les gondoliers, eux, ont dû être enchantés du phénomène!

MENUS PROPOS

Le docteur Malaga arrive très en retard chez des amis qui l'attendent à dîner.
 —Je suis harassé, dit-il, mes malades me tuent...
 —Sapristi, s'exclama-t-on en chœur, vous le leur rendez bien.

SUR LE BOULEVARD A MONTE-CARLO

Une dame sur le retour, à un tout jeune homme:
 —Cher monsieur, soyez assez aimable pour placer ce louis sur un numéro de la roulette.
 —Lequel, s'il vous plaît?
 —Celui de mon âge, fait la femme en minaudant.
 —Mais, madame, les numéros ne vont que jusqu'à 36!

CONFIDENCES MASCULINES



—En somme, d'après ce que je vois, ta belle-mère est une personne à "double face"...
 —Oh! non, grand Dieu, c'est déjà trop d'une!

PRETENTION

Hier, un petit jeune homme entre chez un coiffeur.
 Le garçon s'empresse de l'installer, et:
 —Que faut-il faire à monsieur? dit-il.
 —Rasez-moi la moustache! ordonne l'autre avec désinvolture.
 Le moderne figaro n'en croit ni ses yeux ni ses oreilles.
 A peine deux ou trois poils follets incolores sont-ils perceptibles, après examen approfondi, sur la lèvre de l'adolescent.
 Mais il se remet vite de sa surprise, et froidement:
 —Je me permettrai alors de conseiller à monsieur de vouloir bien céder sa place, quelques instants, à un autre client, en attendant...
 Quoi?
 —Qu'elle ait, au moins, commencé à pousser.

PLACIDITE DE JEUNE FILLE



—Oh! mademoiselle, je vous adore, je m'agenouille dans la poussière devant vous...

—Je crois que vous exagérez, monsieur, nos tapis n'ont pas de poussière.

L'INVITATION

Avec quelle facilité certaines personnes vantent les êtres et même les objets qui leur sont chers! Et combien volontiers elles se laissent aller à exagérer les agréments du petit jardin, de la minuscule villa, du coin de bois dont elles peuvent être propriétaires. Mais quand les circonstances mettent leurs amis à même de vérifier l'exactitude de leurs récits enthousiastes, quelle mine déconfite est celle des vantards! Pierre Véber, en ce petit conte dont nos lecteurs apprécieront la charmante ironie, nous montre tout l'inconvénient qu'il y a à ne pas savoir tenir sa langue...

—... Et quand vous passerez par Toulouse, n'oubliez pas de venir visiter notre "maison de campagne", qui est à une heure de la ville.

—Je vous remercie; mais mon mari ne pourra voyager cet été.

—Mais si, il faut à toute force que vous poussiez jusqu'à Toulouse; vous verrez notre "castel"; c'est assez vaste: il y a de quoi vous loger, avec vos cinq enfants; ne craignez rien.

—Non, vraiment, vous êtes trop aimable. Les affaires nous obligent à rester.

—Bah! vous prendrez bien un mois de vacances. Et cela vaut la peine; sans nous vanter,

notre "manoir" est situé dans un endroit pittoresque, entouré de hautes futaies, auprès d'un étang fort large.

—Le voyage est trop long pour moi.

—Que dites-vous? une journée à peine! et vous serez récompensée par l'aspect grandiose de ces immenses bois dont notre "domaine" fait partie. J'oubliais de vous parler de notre écurie, qui est telle qu'on la peut souhaiter.

—Impossible de quitter notre soeur, souffrante comme elle est.

—Ce n'est pas une excuse; on vous remplacera près d'elle. Votre chambre est préparée d'avance, là-bas; elle est grande et haute ainsi qu'au temps jadis; elle donne sur le lac où se reflète la masse imposante de notre "château fort"; au loin, on aperçoit les fermes de nos paysans, et, plus près, les forêts séculaires où nous traquerons quelques belles pièces; ici, la chasse; là-bas, la pêche, et, s'il vous plaît mieux, le canotage et la baignade.

—Décidément, je cède; c'est chose conclue, vous pouvez compter sur nous pour le 1er juillet. Je tiens à voir cette splendide propriété.

—Oh! splendide, c'est beaucoup dire... n'allez pas vous imaginer des merveilles; un "petit château" comme les autres, assez modeste au demeurant.

—N'importe, vous avez piqué ma curiosité; est-il donc si modeste, avec des chambres de cette hauteur?

—De quelle hauteur? Je les trouve hautes parce que je suis petite; mais, pour une "maisonnette", le plafond est suffisamment élevé.

—C'est un détail; vous êtes assurée de notre arrivée pour juillet. Je réponds de mon mari: il adore la pêche, et sur votre lac...

—Oh! un lac! c'est une façon de parler... Je voulais indiquer une étendue d'eau, une mare, par exemple, où l'on entre jusqu'aux genoux.

—Tant pis! Nous nous rabattons sur la chasse.

—En effet, il y a quelques bouquets d'arbres, ou plutôt quelques fourrés de ronces autour de notre "bicoque"; il ne serait pas étonnant qu'on y trouvât un ou deux lapins.

—Puisque notre chambre est préparée, cela nous décide.

—Vous ne nous dérangerez pas; nous serons peut-être un peu les uns sur les autres, dans la "masure"; mais vous ferez contre fortune bon coeur; on tâchera de loger votre bonne avec la nôtre, à l'écurie, où il n'y a qu'un petit âne. Et si, par bonheur, nous n'hébergeons pas déjà

quelque parent, nous mettrons à la disposition de votre gentille famille une petite chambre qui nous reste libre, dans la "cabane de cantonnier" que nous avons en guise de villa, là-bas, à une heure de Toulouse.

VENGEANCE DE MEDECIN

Un célèbre docteur anglais est appelé, ces jours-ci, à Londres, chez une vieille duchesse pour donner ses soins à "quelqu'un de sa maison".

Il se rend aussitôt à l'invitation. On l'introduit dans un grand salon, et la duchesse, les larmes aux yeux, lui indique un... affreux petit singe emberlificoté de dentelles et couché sur d'élégants coussins. L'animal parais-

sait souffrir beaucoup; le docteur, profondément humilié du rôle qu'on veut lui faire jouer, ne s'acquitte pas moins consciencieusement, "par humanité", des devoirs de sa profession.

Il tâte le pouls du singe, l'examine, et reconnaît bientôt la nature de sa maladie; puis, avisant dans un coin de la pièce le petit-fils de la dame, gros baby bizarrement accoutré, qui se vautre sur un tapis, il va vers l'enfant, l'ausculte, et, revenant à la duchesse, lui dit d'un air grave:

—Madame, "vos deux fils" ont une indigestion. Ils n'ont qu'à boire du thé et à faire diète. Cela se passera!

Et, saluant profondément la vieille dame, stupéfaite, il s'en fut, vengé.

LE PROTOCOLE EN FAMILLE



—Comment, mon ami, vous avez invité à dîner M. Potard, un pharmacien?

—Et pourquoi pas!

—Mais, c'est qu'il va falloir tout mettre sens dessus dessous pour le recevoir: un pharmacien c'est un homme "à étiquette".

A LA PORTE D'UN CIMETIERE

Au retour d'un enterrement, le cortège entre chez le marchand de vins. L'héritier, qui offre une tournée, a commandé du vin à seize.

—Est-il bon, au moins? demande-t-il au marchand.

—Oh! monsieur, il ferait revenir un mort!

L'héritier, après un regard inquiet vers la nécropole:

—Hé! pas de bêtise... emportez-moi ça!

ENTRE MARSEILLAIS

A. — Imaginez-vous que X... est tellement gras qu'il n'a pas vu ses pieds depuis dix ans.

B. — Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela? Je connais un étudiant qui est obligé de monter sur une échelle pour enlever son chapeau.

C. — Oh! tout ceci n'est rien. Moi, j'ai un cousin qui a les jambes si longues que, lorsqu'il attrape froid aux pieds le 1er janvier, il ne commence à éternuer que le 24 ou le 25 du même mois.

AU PALAIS

Un plaideur, descendant l'escalier des Pas-Perdus, se foule atrocement le pied.

Son avocat lui offre vivement le bras en lui murmurant à l'oreille:

—Je vous en prie, ne boitez pas ici, c'est déjà assez de la justice!

VIN DES CARMES

Liqueur qui fait les Forts. Vin tonique qui a subi les épreuves des analyses médicales les mieux autorisées.

Voulez-vous écrire une carte postale

Afin qu'un malade puisse se guérir ?

N'envoyez pas d'argent—simplement une carte postale, donnant le nom de quelqu'un qui a besoin d'aide. Dites-moi quel livre je dois envoyer.

Alors je ferai ceci : Je m'arrangerai avec un pharmacien de votre voisinage pour qu'il puisse prendre six bouteilles du Restaurant —Restorative—du Dr Shoop. Il pourra prendre le remède pendant un mois à mon risque. S'il réussit, il coûtera \$5.50. S'il échoue, le pharmacien mettra le coût à mon compte.

Cet essai d'un mois vous montrera ce que le remède peut accomplir. C'est le moyen le plus facile de vous en convaincre. C'est le seul moyen d'engager tous ceux qui ont besoin d'aide à l'accepter.

Je fais cette offre pour multiplier mes guérisons, et je suis prêt à me fier sur l'équité des guéris envers moi.

Dans les 12 dernières années, j'ai fourni mon Restaurant à des centaines de milliers de malades à ces mêmes conditions, et 39 sur 40 ont payé de bon cœur, car ils ont été guéris. Je paie tout aussi volontiers quand le malade me dit que j'ai échoué.

Ce remède est ma découverte, le résultat du travail de toute une vie. Je l'ai perfectionné en surveillant ses résultats dans des milliers de cas les plus opiniâtres, que les médecins aient jamais à combattre. Je sais ce qu'il peut accomplir.

Mon succès est dû à ce que je fortifie les nerfs intérieurs, et mon Restaurant est le seul remède qui fasse cela. Quand un organe est faible, je restaure la force nerveuse qui seule fait fonctionner tous les organes vitaux. C'est comme si l'on donnait à une machine épuisée, plus de vapeur. Je donne à l'organe faible la force de remplir ses fonctions, et il n'y a aucune autre manière de fortifier les organes faibles.

Pouvez-vous vous imaginer quelque malade qui négligerait pareil traitement, si moi je prends tout le risque sur moi-même ?

Mentionnez simplement le livre que vous désirez et adressez Dr Shoop, boîte 80, Racine, Wis., E. U.

Les cas doux non chroniques se guérissent souvent avec une bouteille ou deux. En vente chez les pharmaciens.

- Livre No 1 sur la Dyspepsie
- Livre No 2 sur le Cœur
- Livre No 3 sur les Reins
- Livre No 4 pour les Femmes
- Livre No 5 pour les Hommes (cacheté)
- Livre No 6 sur le Rhumatisme

Théâtre National Français

1440 STE-CATHERINE

SEMAINE DU 11 JANVIER 1904

Résurrection

Jouée dans toutes les parties du monde avec grand succès.

Prix matinées : 10c, 15c, 20c, 25c, 30c.

Prix soirées : 20c, 25c, 35c, 40c, 50c.



Venez nous consulter si votre vue se fatigue en lisant, en causant ou quand vous faites quelque sorte d'ouvrage ; cela ne coûte rien. Nous vous fournirons une paire de lunettes qui aidera votre vision.

ROD. CARRIERE, OPTICIEN

Diplômé du Collège d'Optique de Philadelphie. Instructeur d'Optique au Collège de Pharmacie de Montréal.

Magasin et Salons privés :

1741 Ste-Catherine

[entre les rues St-Denis et Sanguinet]

Téléphone Bell Est 2257



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Énergique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

POUR RIRE

Le veuf qui tient absolument à regretter sa défunte épouse n'a qu'une chose à faire pour arriver à ce résultat : Se remarier.

* * *

—Moi, dit un parvenu, je ne parle jamais à mes inférieurs.

—Etes-vous sûr d'en avoir jamais rencontré ?

* * *

Pensée d'un homme politique très décoré :

On peut être d'une négligence extrême et néanmoins avoir beaucoup d'ordres.

* * *

—Mais il me semble...

—Par exemple ! je cherche à rattraper un grain de plomb qui est resté au fond de la bouteille.



—J'ai trouvé un bouton, je vais le faire coudre après mon pantalon.

—Si je l'avais trouvé, moi, j'y ferais coudre un de ces pantalons après.

—Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu notre ancien condisciple Z..., le banquier ? Depuis le temps qu'il est dans la finance, il a dû mettre quelque chose de côté ?

—Oui, les scrupules.

* * *

Entre jeunes mariées.

—Comment ! tu crois vraiment que ton mari ne t'aime plus.

—Quand il m'embrasse maintenant, il ne m'enlève même plus ma poudre de riz.

* * *

Épitaphe dans un cimetière de province :

“Ci-git madame X.....”

—Elle a beaucoup souffert. Mais ce n'est rien à côté de ce que j'ai enduré.

* * *

Le débiteur. — Je ne puis pas vous payer aujourd'hui, vous comprenez, mon cordonnier sort d'ici.

Le créancier tailleur. — Oui, je le sais, je viens de le rencontrer en montant l'escalier. Il m'a dit que vous l'aviez renvoyé sans argent, parce que vous aviez votre tailleur à payer. Eh bien, voici votre facture.

Au sortir du théâtre, l'auteur voit un de ses amis avec son mouchoir sur la figure.

—Tu as pleuré ?

—Moi ? Non, j'ai sué !

* * *

La maîtresse. — Est-ce le gaz des égouts que je sens ?

Marie (arrivant de la campagne)

—Non, madame. J'ai balayé les chambres, fait les lits et ouvert le gaz prêt pour ce soir.

* * *

Un de nos amis, rentrant à l'improviste, trouve sa femme de ménage en train de vider une bouteille de cognac qu'elle buvait à plein goulot.

—Eh bien ! vous ne vous gênez pas ! dit-il.

—Est-ce que monsieur croirait, par hasard, que je bois son eau-de-vie ?

* * *

—Il faudra bientôt marier notre Adèle.

—Oh ! ma chère femme, ne nous pressons pas, attendons que notre fillette rencontre sur la route un garçon sage, honnête, bien posé, riche...

—Mais, mon cher époux, j'aurais eu le temps de moisir, si, moi, j'avais attendu cet oiseau rare !...

* * *

Une jeune fille se promène, suivie de sa bonne, et regarde passer un mendiant qui lui demande en vain la charité.

La bonne. — Pourquoi ne pas faire l'aumône à ce pauvre homme ?

La jeune fille. — C'est dans le catéchisme : “Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit.”



“ Je mets la main à la plume pour vous faire savoir que le savon le plus pur, le plus agréable, le meilleur pour la peau, c'est le

SAVON BABY'S OWN

Aucun autre savon l'égale

ALBERT TOILET SOAP CO., MONTREAL

*36***-n-y



Célèbre par ses Guérisons

Le succès du SIROP MATHIEU — de Goudron et d'Huile de Foie de Morue, dans le traitement des Rhumes graves ou légers, des maladies des Bronches et des Poumons les plus sévères, est dû à son double caractère de tonique reconstituant aussi bien que de calmant. — Le

SIROP MATHIEU

de Goudron et d'Huile de Foie de Morue

agit d'abord comme tonique — il enrichit de lui-même le sang tout en assistant la nature, en activant l'appétit et facilitant la digestion — il prépare ainsi le système pour secouer le joug des microbes malsains qui cherchent à s'attaquer aux bronches et aux poumons — En même temps les médicaments curatifs guérissent directement le mal lui-même.

Il n'y a aucun remède excepté le Sirop Mathieu de Goudron et d'Huile de Foie de Morue qui remplisse parfaitement ces doubles fonctions.

25c le gros flacon.

En vente partout.

Cie J. L. Mathieu, prop., Sherbrooke, P.Q.

HISTOIRE DE BIEN DES HISTOIRES

Le médecin de l'hôpital de Carpentras vient faire sa visite quotidienne.

—Comment mon malade No 7 a-t-il passé la nuit ?

—Mal, monsieur le docteur. Il a vomé trois corbeaux !

—Trois ?

—Oui, trois.

—Vivants ?

—Oui, puisque, une fois sortis de l'estomac du pauvre vieux, ils se sont envolés.

—Qui vous l'a dit ?

—Casimir, l'autre infirmier.

—Faites venir Casimir.

—Casimir, vous avez dit que le No 7 avait vomé trois corbeaux ?

—Non, monsieur le docteur. J'ai dit : deux corbeaux.... Il y en a, fichtre, bien assez !

—Vous les avez vus ?

—Non, c'est Gustin qui me l'a dit.

—Faites venir Gustin.

—Gustin, vous avez dit à Casimir que le No 7 avait vomé deux corbeaux ?

—Non, monsieur ; j'ai dit un corbeau, c'est la vérité pure.

—Vous l'avez vu ?

—Non, c'est Soeur Sainte-Scholastique qui m'a averti que le No 7 — pécaïré ! — venait de vomir un corbeau.

—Priez Soeur Sainte-Scholastique de venir, j'ai deux mots à lui dire.

—Soeur Sainte-Scholastique, c'est donc vous qui avez dit à Gustin que, cette nuit, le No 7 avait vomé un corbeau ?

—Monsieur le docteur, Gustin a mal entendu. J'ai dit simplement que, cette nuit, le No 7 avait eu un vomissement noir comme l'aile d'un corbeau.

ISAAC A SON PERE

—Faut-il remonter la pendule ?

—Non. Les affaires sont trop mauvaises !

ENTENDU A LA BOURSE

—Connaissez-vous M. L... ?

—Parfaitement.

—Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

—C'est le plus honnête homme du monde depuis qu'il s'est retiré des affaires.

A PROPOS DE DECORATIONS

Lord Arundal demandait un jour à la reine Elisabeth d'Angleterre si elle l'autorisait à porter une décoration étrangère qui venait de lui être conférée :

—Non, répondit la souveraine. Je désire que mes chiens ne portent pas d'autre collier que le mien !

COQUETTERIE



—Tu mets vingt-cinq piastres dans un chapeau, toi, une femme d'employé ! Mais ne crains-tu pas que ta table ne se ressente de tes folies ; je t'assure même que tu es très pâlotte.

—J'y ai bien pensé, mais tu sais que le fard coûte moins cher que la viande.

LE BOUCHER FACETIEUX



—Comment, vous n'avez pas honte de me donner un os pareil ?
—Mais, madame, je ne vous l'ai pas donné, je vous l'ai vendu.

Il est plus facile de manger trois oeufs durs que de traverser un "détroit" à la nage.

PENSÉE

Pierre qui roule n'amasse pas mousse... mais elle acquiert un certain poli.

BON REMEDE

Mlle Aussac. — Je viens de refuser ma main au baron Baladèche. Le malheureux jeune homme a paru si désolé que j'en éprouve presque du remords. Je voudrais pouvoir lui prodiguer quelque consolation.
Mlle Sceptique. — Je m'en charge.

Mlle Aussac. — Que feras-tu ?

Mlle Sceptique. — Je lui dirai simplement que tu n'as pas une dot aussi importante qu'il croit.

AU VESTIAIRE

—Dites donc, Monsieur, c'est mon pardessus que vous prenez !

—Cent fois pardon... Vraiment, j'eusse été désolé...

—Bah ! le vôtre est râpé, le mien est tout neuf !

—J'en eusse été, Monsieur, désolé tout de même.

Et le propriétaire du vieux pardessus tire, de l'une des poches d'icelui, une liasse de billets de mille.

UN PARISIEN ACCOSTE UN MARSEILLAIS

—Eh bien ! lui dit-il, je crois que, cette année-ci, vous en avez vu de la neige... Voilà qui a dû vous surprendre, vous, un homme du Sud ?

—Ça, me surprendre, moi ? repart le Marseillais. Vous voulez rire !... Mais, à Marseille, l'an dernier, nous eûmes un mètre de neige.

Et, par hasard, cessant d'hyperbooler, il ajoute :

—Il est vrai que... c'était en long !

* * *

Lorsqu'une vieille église est sur le point de s'écrouler, elle a des palpitations de "choeur".